

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. X.

No. 48.

Prix du numéro, 7 centims.—Annonces, la ligne, 10 centims.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 27 NOVEMBRE 1879

AVIS PUBLIC

est par le présent donné qu'en vertu de l'acte du Canada concernant les compagnies à fonds social, de 1877, des lettres patentes ont été émises sous le grand sceau du Canada, portant la date du premier jour d'octobre 1874, par lesquelles les actionnaires de la compagnie de lithographie Burland-Desbarats, constituant une corporation existante et valide dûment établie par lettres patentes, portant la date du quatrième jour de novembre 1874, et émises sous l'autorité de l'acte de 1869 concernant les lettres-patentes des compagnies à fonds social, et faisant le commerce de

Gravures, de lithographie, d'imprimerie et de publications,

dans la cité de Montréal—ainsi que tous ceux qui pourraient ci-après devenir actionnaires de la dite compagnie, ont été incorporés, comme corps incorporé et politique, ayant succession perpétuelle et un sceau commun sous le nom de la

Compagnie de lithographie Burland (limitée),

avec tous les droits et pouvoirs conférés par l'acte en premier lieu mentionné, et sujet à toutes les conditions et dispositions du dit acte, et dans le but de faire le commerce de

Gravures, de lithographie, d'impressions et de publication

dans le Canada, avec un fonds total de **DEUX CENTSMILLE PIASTRES**, divisé en deux mille actions de cent piastres chaque.

Daté au bureau du Secrétaire d'État du Canada, ce troisième jour de novembre 1879.

J. C. AIKINS,
Secrétaire d'État.

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée), à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

L'un des moyens de sauver la province de Québec, par L.-O. David.—La politique pratique, par A. Gellin.—Nouvelles étrangères.—Cà et là.—Le prix du travail manuel et intellectuel à Paris.—L'héroïsme en soutane.—Le vol au fanôme, par V. Eug. Dick.—Les coiffures des femmes à Paris.—Variétés.—La muette qui parle, par F. du Bolsoboy (suite).—Choses et autres.—Le magicien Hermann, par Albert Wolff.—Conseils utiles.—Les échecs.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : L'hon. M. Chapleau offrant le chemin de fer du Nord à Sir Charles Tupper; Vues d'Ottawa; Vente des robes de soie; Accident arrivé au gouvernement de Québec; Montréal: Vieux four à chaux sur la ferme Logan; Le retour du pêcheur.

L'UN DES MOYENS DE SAUVER LA PROVINCE DE QUÉBEC

Nous invitons tous ceux qui plaignent leur sort, dans notre pays, les commis, les employés du gouvernement et en général tous ceux qui trouvent leur salaire et leurs revenus trop minimes, à lire l'article que nous reproduisons plus loin relativement au prix du travail manuel ou intellectuel à Paris. Ils y puiseront des consolations et apprendront à se résigner à leur sort. Ils verront qu'il y a à Paris, dans cette cité immense où on peut vivre, il est vrai, à bon marché, mais où les besoins aussi sont si considérables, des milliers de jeunes gens, d'hommes mariés et de pères de familles qui, dans des situations analogues à celles qu'ils occupent ici, n'ont pas le quart de leur salaire ou de leurs revenus.

Quand on songe que des hommes occupant des charges importantes, des officiers, obligés de bien figurer dans le monde, vivent sur des salaires de deux à trois mille francs et que la plupart des commis, des employés de l'administration, n'ont pas 2,000 francs!

Comment vivent-ils? va-t-on dire.

A force d'économie. Mais aussi ceux qui ont voyagé en France savent à quel degré de perfectionnement l'art de l'économie y est rendu. Il y a là de pauvres servantes qui ne gagnent que cent cinquante francs par année avec leur nourriture, et trouvent moyen de mettre de l'argent à la caisse d'épargne tous les ans; des domestiques qui après avoir travaillé sur des fermes, à raison de deux cents francs par année, sont en état de s'acheter, au bout de quelques années, un morceau de terre dont le produit les fait vivre. Mais ces pauvres servantes et ces domestiques ne portent pas comme ici des chapeaux de vingt-cinq à trente francs, ils ne dépensent pas dans une seule journée le salaire d'un mois.

Tout le monde travaille là, tous les membres de la famille contribuent à la prospérité de la maison. Dans de riches magasins, on voit le mari au comptoir et la femme aux livres.

Aussi est-elle riche la France? Y en a-t-il de l'argent partout, dans tous les coins, dans la chaumière de celui qui cultive quelques pieds de terre comme dans le château du noble et dans le palais du riche industriel! Et cette richesse est d'autant plus sûre et plus durable qu'elle est divisée à l'infini, répartie dans des millions de mains.

On se rappelle le spectacle merveilleux que la France offrit au monde entier, quand elle fut obligée, le couteau sur la gorge, de payer les milliards que la Prusse exigeait pour sa rançon. Fut-elle obligée de mendier un emprunt chez les autres

peuples? Non, elle fit appel au patriotisme de ses enfants, et aussitôt d'un bout de la France à l'autre, on s'émut, chacun voulut contribuer au rachat de la patrie; les millions arrivèrent de tous côtés; on aurait pu trouver deux fois le montant demandé.

Les peuples étonnés ne pouvaient en croire leurs yeux et leurs oreilles.

Croit-on que les Français auraient pu trouver en aussi peu de temps les monceaux d'or qu'ils ont jetés à la Prusse, s'ils vivaient et dépensaient comme nous?

Qu'arriverait-il, si tout à coup, pour sauver notre patrie en danger, nous avions besoin d'une somme considérable? Hélas! au lieu de trouver des millions entassés, nous ne trouverions partout que des gens endettés, que des biens grevés d'hypothèques. N'est-il pas vrai que, presque partout dans notre pauvre province, la propriété est aux trois quarts hypothéquée?

Et pourtant ce ne sont pas les moyens de nous enrichir qui nous ont manqué. Il fut un temps où nos terres remplissaient nos greniers de blé; mais la mauvaise culture, l'amour du luxe et du plaisir nous ont empêchés de profiter des richesses de notre pays. Pendant que notre sol s'épuisait, faute de soin, on jetait au quatre vents du ciel ce qu'il rapportait, ou dépensait tout pour s'amuser et s'habiller. Les mauvaises récoltes arrivant, les familles augmentant, l'émigration commençait. Oh! que de terres on aurait pu défricher, que de colons on aurait pu établir avec l'argent employé à acheter des rubans et des boissons, des harnais et des voitures de parade!

Sans doute, la situation commerciale que nous avons occupée vis-à-vis des autres pays, a été un grand obstacle à notre développement matériel, mais avouons que nos goûts et nos habitudes sont une des principales causes de notre infériorité sous le rapport du progrès et de la richesse.

Commençons donc par nous réformer, par contracter des habitudes d'économie, et attendons que les circonstances et le patriotisme de nos hommes d'état nous procurent les avantages dont nous avons besoin pour asseoir notre prospérité commerciale, industrielle et agricole sur des fondements durables.

De nouvelles questions vont surgir, de nouveaux horizons vont s'ouvrir avant longtemps, mais les meilleures lois, les réformes les plus désirables ne serviront de rien, si nous ne commençons pas par nous réformer nous-mêmes.

L.-O. DAVID.

LA POLITIQUE PRATIQUE

Sir Leonard Tilley termine, en ce moment, la tournée d'inspection qu'il a commencée l'été dernier à travers les provinces et qui avait pour but l'étude sur place des institutions financières, commerciales et industrielles du pays. Le ministre des finances a parcouru les principaux centres manufacturiers. Il s'est mis en rapport avec les Chambres de commerce, et il a visité lui-même les fabriques et les usines les plus importantes dans les diverses branches d'industrie. Il a recueilli une masse de renseignements de toutes sortes qui ne peuvent manquer d'être pour lui d'une grande utilité.

C'est un rare exemple d'activité et de

sens pratique que donne M. Tilley. Combien de ses prédécesseurs ont agi comme lui dans des circonstances identiques, ont payé de leurs personnes jusqu'à prendre la peine de descendre ainsi dans les détails pour se rendre compte par eux-mêmes de l'état des affaires!

Lors de la formation du cabinet conservateur, c'est à M. Tilley qu'incombait la part la plus considérable du fardeau dans l'organisation de la politique nouvelle. La tâche importante et lourde de préparer le nouveau tarif, qui devait faire la base principale de cette politique, lui revenait de droit. Ce n'était pas peu de chose.

Le ministre avait à étudier et à consulter les intérêts les plus divers, à démêler la vérité dans les rapports qui venaient de tous côtés, à saisir la note juste parmi tous les sons qui arrivaient à son oreille, et à tirer des éléments confus qui se trouvaient sous sa main un plan de législation présentable et acceptable sinon à tous du moins à la grande majorité. Et le temps pressait. M. Tilley écoutait tout le monde, ne dédaignait aucun des échos nombreux de l'opinion, accueillait les observations et les critiques, et mettait tout le haut tact dont il est doué à découvrir le mot vrai de la situation. Bien qu'il fût au fait plus que qui que ce soit, et peut-être pour cela même, il ne se montrait ni absolu, ni cassant, et savait apprécier les idées et les connaissances d'autrui et en tirer parti pour le bien général. On sait comme son tarif passa. Le moment était solennel. C'était le point culminant de la situation ministérielle.

Le bill connu et adopté, M. Tilley attendit quelques mois, que le régime nouveau eût eu le temps de faire voir ce qu'il pourrait être; puis il voulut juger de l'effet lui-même en le voyant fonctionner sous ses yeux et en l'étudiant sur le vif. Pour cela, il n'a pas hésité à entreprendre une tournée d'observation dans les établissements industriels. Ce mode d'étude, tout pratique et tout d'expérience, vaut infiniment mieux que la plus belle science théorique. Après cette épreuve le ministre des finances saura parfaitement à quoi s'en tenir sur son œuvre, il sera plus à même d'en suivre la marche et d'apporter des modifications s'il y a lieu.

On a fait des parallèles entre M. Tilley et M. Cortwright, son prédécesseur immédiat. Les deux financiers représentent deux systèmes différents, sur le mérite desquels nous n'avons pas à nous prononcer ici. Mais il y a un point tout personnel, que nous pouvons faire remarquer; c'est la différence dans la manière de procéder, chez l'un et chez l'autre, différence qui tient du caractère particulier de l'homme et non celui de la politique. La conduite présente de M. Tilley permet de toucher aisément cette différence, qui se trouve toute entière dans le fait que M. Tilley est un ministre qui reconnaît la supériorité de la pratique sur la théorie, tandis que M. Cartwright dédaignait la pratique pour s'attacher à la théorie et s'y égarer, n'écouter d'ailleurs personne que lui-même, n'admettant d'autres idées que les siennes, c'est-à-dire celles qu'il puisait dans des enseignements tout abstraits et en aucune manière positifs. Or, rien n'est plus dangereux que ce genre d'exclusivisme, surtout dans une pareille matière.

Les doctrines absolues en économie politique, n'existent que dans la théorie. En

fait, le choix, comme l'application des systèmes, est une question de temps et de lieu. La protection ou le libre-échange ne peuvent s'appliquer indistinctement à tous les pays. Tel pays a besoin de la protection pendant que le pays voisin a besoin du libre-échange. Le même pays a besoin de la protection aujourd'hui, qui aura besoin du libre-échange plus tard, lorsque ses conditions d'existence auront changé. Ce dernier cas est présentement le nôtre, dans l'opinion de la majorité du peuple, et c'a été le tort de M. Mackenzie et de M. Cartwright de ne pas vouloir le reconnaître ni faire plier leurs idées fixes devant la nécessité du jour. Sir John et M. Tilley ont été plus habiles, et ils ont compris qu'il fallait être protectionistes pour le moment, quitte à abandonner ce système lorsqu'il aura atteint son but et transformé le pays. En attendant, ils se consacrent de tout cœur à leur entreprise et travaillent à sa réussite en vrais politiques, en vrais hommes d'état, avec prudence et avec souplesse, sans raideur et sans obstination.

A. GÉLINAS.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

L'annexion de l'Alsace-Lorraine a été une grosse erreur. Le prince de Bismarck connaît trop bien son Machiavel pour ne pas s'en être aperçu le lendemain de l'emprunt national. Aussi, on prétend qu'il saisirait avec empressement toute occasion qui lui permettrait de la réparer honorablement.

L'alliance austro-allemande cause une telle exaspération aux organes principaux de la presse russe, que ceux-ci dépassent vraiment toute mesure et en arrivent même à perdre le sentiment des convenances. Ne pouvant s'attaquer au soldat allemand, ils s'en prennent à la femme allemande, et voici le portrait qu'en trace le *Journal de Saint-Petersbourg* :

Il est bien évident et bien connu que les femmes allemandes occupent le dernier rang dans la grande famille des femmes européennes. Aucune comparaison ne peut être faite entre elles et les représentantes de cette grande classe de l'espèce féminine, les Russes et les Françaises par exemple — l'essayer même ne peut s'imaginer. La femme allemande, si vraiment extraordinaire, est dénuée de toutes les apparences de la femme. C'est une sorte d'être hybride, un croisement entre la femelle de l'homme et une mammifère des tribus d'animaux les plus inférieurs.

Mammifère, en vérité, est le mot exact. Les Allemandes ne sont douées d'aucune des facultés caractéristiques de la race féline, telle que agilité, grâce, rapidité d'impression, gaieté. Leurs facultés caractéristiques sont : vulgarité, grossièreté, paresse, torpeur et faiblesse. Tout cela est si fortement ancré dans leur nature, que celles qui essayent de se transformer et d'obtenir une apparence élégante, ressemblent à des génisses couronnées de roses.

En France, l'horizon politique est sombre. Il ne manque pas de républicains qui commencent à désespérer de l'avenir. Il paraît certain que Waddington, le chef du cabinet, sera obligé de se retirer, et on se demande dans l'Europe entière quel sera son successeur.

On a cru un moment que le chef du nouveau cabinet serait soit M. Simon ou M. Gambetta, mais le correspondant du *Times* de Londres, dont les conjectures sont généralement bien inspirées, croit que le successeur de M. Waddington sera M. Freycinet, c'est-à-dire qu'au fond ce sera M. Gambetta. C'est M. Freycinet qui préparera les voies à son ami Gambetta pour la présidence.

M. Freycinet passera vite lui aussi, et faudra bien que Gambetta se décide à assumer la responsabilité du pouvoir, et à risquer sa popularité. Habile et prévoyant, Gambetta comprend sans doute qu'il ne pourra pas satisfaire les exigences de plus en plus absurdes des radicaux, et il n'est pas pressé d'entreprendre la lutte qu'il sera obligé de faire tôt ou tard contre les monarchistes d'un côté et les radicaux de l'autre.

Quoique républicain et libéral avancé, Gambetta a trop de bon sens pour se faire l'organe et le chef des communistes et de la canaille de Paris. Il viendra un mo-

ment où leurs grossières exigences lui donneront mal au cœur, il leur résistera, si c'est réellement un homme de valeur, et alors qu'arrivera-t-il ? Tout cela finira par une révolution, et les excès des radicaux ressusciteront la monarchie. Cela nous paraît clair comme l'existence du soleil.

Dans les provinces, on constate que le sentiment religieux s'accroît de plus en plus, et que la crainte du radicalisme produit des effets funestes à la république.

M. de Mun a fait dans plusieurs départements, sur la liberté de l'enseignement, des discours qui font sensation. Les lois de M. Ferry sur l'éducation, l'article 7 surtout, qui a pour but d'enlever l'enseignement au clergé, inquiètent les populations.

Des démonstrations auxquelles les évêques et les prêtres prennent part ont lieu, des orateurs populaires prennent la parole, et on y proteste énergiquement contre ces lois dangereuses et condamnables.

ÇA ET LÀ

On croit généralement en Europe que les difficultés entre la Russie et l'Angleterre finiront par une guerre.

Un ministère de coalition a été formé en Italie. Cairoli est ministre des affaires étrangères, et Deopretis ministre de l'intérieur.

Le *Canadien* et l'*Événement* se disent en ce moment des choses très-désagréables. On dit que c'est M. Buies qui rédige l'*Événement*, et c'est à lui que s'attaque le *Canadien*.

Les journaux annoncent, avec regret, la mort inattendue de madame Lesage, épouse de l'estimé député-ministre de l'agriculture. Madame Lesage a vécu longtemps à Montréal et elle y a laissé les meilleurs souvenirs.

Le sénateur Girard est entré dans le ministère de Manitoba comme secrétaire provincial. On dit que M. Royal doit se présenter pour la Chambre des Communes dans le comté de Provencher, à la place de M. Dubuc, devenu juge.

Il y avait salle comble, samedi soir, au concert donné par M. Boucher au *Mechanic's Hall*. M. Boucher, qui est non-seulement musicien, mais un homme d'esprit, sait attirer la foule et lui plaire. On a surtout admiré l'exécution de Martha et de Gallia. En somme, grand succès.

M. Blake a été élu par acclamation dans le comté de Ouest-Durham. Il a fait un grand discours dans lequel il s'est prononcé pour l'élection par le peuple des sénateurs, pour le vote obligatoire et contre la construction projetée de 125 milles du chemin de fer du Pacifique par le gouvernement.

Une discussion acerbe se poursuit aussi depuis quelque temps entre MM. les abbés Burque et Provencher d'un côté, et le *Canadien* de l'autre. Il s'agit de savoir si le déluge a été universel ou partiel, si les eaux ont couvert toute la terre sans exception. M. Tardivel, du *Canadien*, dit que le langage de l'Écriture Sainte ne permet pas de croire et de dire qu'une partie de la terre a pu échapper au déluge. Les savants abbés soutiennent le contraire et disent qu'on n'est pas obligé d'interpréter aussi littéralement les livres sacrés.

Les journaux français de la province ont reproduit à tour de rôle, dans le cours des dernières semaines, un extrait d'un article sur les affaires de Manitoba, publié par M. Gélinas dans *L'Opinion Publique* du 6 novembre. Cet extrait, qui achève

son tour de presse, a été attribué par la plupart de nos confrères au *Métis*. Il peut y avoir quelques inconvénients à cela. Le *Métis* n'aurait certainement pas publié lui-même l'article en question, et encore moins peut-être l'extrait séparé du contexte. Nos confrères n'ont pas l'air de se douter de sa position. En outre, la circulation de ce cliché a pu avoir pour effet de nous faire soupçonner nous-même d'avoir plagié le *Métis*.

La nomination de l'hon. M. Dubuc, comme juge à Manitoba, est excellente à tous égards. Le gouvernement ne pouvait faire un meilleur choix. M. Dubuc réunit toutes les qualités requises chez un bon magistrat, talent, science, honorabilité parfaite, caractère irréprochable. A Manitoba, comme dans la province de Québec et à Ottawa, il jouit de l'estime et du respect de tous. Il aurait pu faire un excellent juge n'importe où, mais c'est dans le Nord-Ouest qu'il sera en mesure de rendre le plus de services. Il a vu naître, pour ainsi dire, la jeune province, et il la connaît à fond. Il a présidé, avec l'hon. M. Royal, à presque toute la législation de Manitoba depuis 1871 jusqu'à 1878. On comprend de quel avantage sera pour lui le fait d'avoir été législateur avant de devenir juge. Ses collègues, venus des autres provinces, ne sauraient prétendre connaître aussi sûrement que lui l'intention et les vues du législateur, puisque le législateur c'est lui-même. Les Français de Manitoba doivent être heureux de cette nomination.

Les conservateurs ont remporté trois grandes victoires. L'hon. M. Robertson a été élu par 636 voix. L'hon. M. Lynch, par 332 voix, et l'hon. M. Pâquet par 603 voix. Voici l'état de la votation :

COMTÉ DE LÉVIS.		
	Majorité. Pâquet.	Majorité. Beaulieu.
Notre-Dame (ville).....	426	—
Notre-Dame (paroisse)....	75	—
St-David.....	97	—
St-Télesphore.....	—	4
St-Etienne.....	31	—
St-Nicolas.....	132	—
St-Romuald.....	—	102
St-Joseph.....	31	—
Bienville.....	4	—
St-Henri.....	—	86
St-Lambert.....	19	—
St-Jean-Chrysostôme.....	—	120
	915	312
Majorité totale.....	603	

COMTÉ DE SHERBROOKE.		
	Robertson.	McMaster.
Sherbrooke.....	500	143
Lennoxville.....	82	17
Ascot.....	191	69
Oxford.....	106	14
	879	243
Maj. pour Robertson..	636	

LE PRIX DU TRAVAIL MANUEL ET INTELLECTUEL A PARIS

Un journal français, parlant de ceux qui se lamentent constamment sur le sort de l'ouvrier à Paris, fait la comparaison suivante entre le prix du travail manuel et celui du travail de la pensée. Après avoir dit que les ouvriers gagnent en général de cinq à sept francs par jour, il ajoute :

Si nous comparons ces situations à celle des jeunes gens de la bourgeoisie, des employés du gouvernement, des ministères et des grandes administrations publiques, nous voyons que l'ouvrier est, de beaucoup favorisé.

Dans les ministères, à la ville, par exemple, un bachelier, pour l'instruction duquel sa famille a dépensé huit à dix mille francs, débute à 1,200 francs, c'est-à-dire avec 3 fr. 33 c. par jour. S'il passe les examens, s'il est un peu protégé, il atteint 1,500, soit 4 francs par jour—moins la retenue—dix sous de moins que n'a le gâcheur de plâtre.

Dans les Compagnies de chemins de fer, c'est peut-être pis encore. A la Compagnie de Lyon, où j'ai fait pendant deux ans partie du contentieux, j'ai excité une jalousie générale, parce qu'on m'avait, d'emblée, accordé dix-huit cents francs. Il y avait des gens qui étaient là depuis quatre ou cinq ans et qui n'en avaient que quinze.

Et voyez la différence de besoins. L'ouvrier porte une blouse et une casquette, de gros souliers, une chemise d'Oxford qui dure toute la semaine. L'employé est forcé d'avoir une redingote, un chapeau de soie, des bottines ; il lui faut changer de linge, au moins tous les deux jours, dût-il, pour payer son blanchissage, économiser sur le pain.

L'ouvrier va manger chez le marchand de vins, où, pour ses sept sous, il a un *ordinaire*, la soupe et le bœuf ; l'employé serait perdu si on le voyait là.

L'ouvrier a sa femme qui travaille comme lui, fait des ménages, coud, vend dans la rue des fruits et des légumes, pendant que ses enfants sont à l'asile ; la femme de l'employé doit faire la *bourgeoise*. Si elle fait quelque travail, ce doit être en cachette. En allant au lavoir ou en poussant une charrette dans la rue, elle briserait l'avancement de son mari, cet avancement si difficile à obtenir. Enfin, elle doit garder ses enfants ou les mettre en pension payée : on ne recevrait pas dans un asile les enfants d'un employé, d'un presque fonctionnaire.

Enfin, et c'est là surtout le point capital : l'ouvrier est libre ; si son patron l'ennuie, le tracasse, il l'envoie promener, c'est-à-dire qu'il se fait régler sa semaine, prend ses outils et va s'embaucher dans un autre atelier où on l'accepte.

Il y a une interruption de huit, dix, quinze jours au maximum, mais il retrouve du travail. L'employé, lui, doit *tout* supporter, réprimandes injustes, grognements, injectives. Quand le chef est "de mauvais poil" il faut enfler le dos et se taire. Si on renvoyait l'employé, où s'il donnait sa démission, il lui faudrait peut-être attendre six mois, un an, avant de se replacer. Et encore !... quand on se présente dans une administration, on vous demande pourquoi vous avez quitté votre emploi, on prend des renseignements... et... on vous dit qu'on n'a besoin de personne. Je parle des administrations particulières, chemins de fer, assurances, compagnies financières, etc. Dans les administrations publiques, il est inutile de se présenter. L'employé est rivé à sa place, bonne ou mauvaise, comme à une chaîne, sous peine de mourir de faim.

Je pourrais continuer longtemps le parallèle, vous montrer l'ouvrier allant en bourgeois au paradis des théâtres, tandis que l'employé, que sa redingote condamnerait à des places trop chères, est forcé de rester chez lui. Je pourrais les suivre dans bien des circonstances de la vie, où l'un peut se montrer, tranquille, franc, carré, tandis que l'autre reste craintif et timide. Mais cela nous mènerait trop loin, et j'ai d'autres comparaisons à faire.

Ainsi, par exemple, voici un officier de la garde de Paris, un sous-lieutenant, brodé d'or sur toutes les coutures, Savez-vous combien il gagne, ce brillant officier ? 2,424 frs. 49 cent. par an, ou 6 frs. 66 par jour, la paie du *limousin*, du plombier et du bronzier de deuxième catégorie.

Je ne parle pas du sous-lieutenant d'infanterie, dont la solde ne peut rivaliser avec la journée du gâcheur.

Voilà pour l'armée. Voulez-vous voir la marine ?

Un lieutenant de vaisseau de 2e classe à terre, a 2,500 francs ; un enseigne, 2,000 francs ; un aspirant de 1re classe 1,600 !..

Un sous-ingénieur de la marine a 3,000 francs, 2,500, 2,000, selon la classe à laquelle il appartient. Les médecins de la marine ont la même solde.

Ainsi, un lieutenant de vaisseau touche juste ce que le maçon déclare insuffisant pour lui.

Et pourtant, comme tenue, comme rang, comme dépenses forcées, il y a une différence.

Je sais bien qu'à Paris, les officiers et

LES DERNIERS BOURBONS

O joie ! o triomphe ! o mystère !
Il est né l'enfant glorieux,
L'ange que promet à la terre
Un martyr partant pour les cieux !
L'avenir voilé se révèle,
Salut à la flamme nouvelle

Qui ranime l'ancien flambeau
Honneur à ta première aurore,
O jeune lis qui viens d'éclorre,
Tendre fleur qui sors d'un tombeau !
.....

O toi, de ma pitié profonde
Reçois l'hommage solennel,
Humble objet des regards du monde
Privé du regard paternel !

Puisses-tu, né dans la souffrance,
Et de ta mère et de la France,
Consoler la longue douleur !
Que le bras divin t'environne,
Et puisse, ô Bourbon, la couronne
Pour toi ne pas être un malheur !
.....

C'est en ces vers enflammés que Victor
Hugo chantait la naissance du fils du duc

de Berry, du petit neveu de Louis XVI.
La France entière redisait avec enthousiasme les strophes du poète à l'enfant royal, unique espoir de la branche aînée des Bourbons.

Qui pense aujourd'hui à cet anniversaire du 29 septembre 1820, ce doux rayon qui réchauffa la vieille monarchie fran-



L'HON. M. CHAPLEAU OFFRANT LE CHEMIN DE FER DU NORD A SIR CHARLES TUPPER

gaise ? Le poète, lui-même, dans quel camp est-il passé ? Quelques fidèles bien clairsemés dans notre pays se réuniront encore à la Saint-Michel, pour mettre en commun leur respect et leur attachement au prince, descendant direct de nos rois, comme autrefois les derniers Jacobites se rassemblaient pour parler des Stuarts.

Les Bourbons de la branche aînée ont quitté la France, depuis bientôt un demi-siècle, et leur souvenir n'y est pas éteint.

Ils ont tombés dans l'exil, un à un, comme ces pierres qui se détachent des antiques monuments, et dont la chute va réveiller au loin les échos endormis. A chacune de ces disparitions, le pays s'est senti pris d'une nouvelle pitié : pour Charles X, en 1836, et le duc d'Angoulême, son fils, en 1844. En 1851, la sainte duchesse d'Angoulême allait rejoindre son père, Louis XVI, et sa mère Marie-Antoinette. Louise-Marie-Thérèse de Bourbon, duchesse de

Parme, sœur aînée de monsieur le comte de Chambord, s'éteignait à son tour, le 1er février 1864. Cette liste funèbre était close en avril 1870, par madame la duchesse de Berry.

De cette auguste famille emportée hors de France par la tempête de 1830, l'Enfant du Miracle, chanté par Victor Hugo, baptisé à Notre-Dame avec de l'eau du Jourdain rapportée par Chateaubriand de la Palestine, reste seul debout après avoir

concentré dans sa personne le fond de joie et d'espérance qui avait surnagé dans le cœur des siens. Il nous paraît que l'occasion est venue de glaner autour de ces grandes mémoires. Aussi bien, les guides éloquentes ne manquent pas. Chateaubriand, Lamartine, Sainte-Beuve, tous ceux qui, dans notre temps ont écrit avec une plume d'or, ont parlé des derniers Bourbons, avec quel sentiment, on le verra, au cours de ces pages.

assimiliés ont une indemnité de séjour ; sans cette indemnité, que deviendraient-ils ? Mais, somme toute, elle arrive à peine à mettre la journée d'un officier au niveau de celle d'un ouvrier capable.

Nous avons vu l'armée. Passons aux finances.

Savez-vous combien gagne cet employé des postes qui, du matin au soir est là au guichet, essayant les questions saugrenues de cent personnes, expliquant trente fois la même chose, et qui, pour se reposer, au sortir du guichet, ira trier et classer par routes, départements, cantons et communes, mille ou quinze cents lettres qu'il faudra timbrer en même temps ?

Il touche à Paris de 2,400 à 3,000, s'il est commis principal ; de 1,200 à 2,100, s'il est commis ordinaire.

De 3 à 6 francs par jour.

Et notez que, s'il y a une erreur dans sa caisse, il est forcé de la payer de sa poche tout de suite, fût-on à la fin du mois et dût-il, pour la solder, envoyer un garçon de bureau mettre sa montre au clou.

Je pourrais faire les mêmes comparaisons pour bien d'autres emplois ; par exemple pour le corps si intéressant du professorat. Quand on pense qu'il a fallu toute une discussion pour arriver à donner 4,000 francs à un directeur d'école normale primaire !

Mais je m'arrête, ne voulant pas multiplier les citations. Je crois avoir suffisamment atteint mon but, qui est de démontrer que l'ouvrier a tort de se plaindre, et que, dans l'échelle du bien-être, il peut occuper, s'il le veut, une bonne moyenne : le tout est de regarder toujours non pas au-dessus de soi, dit le sage, mais au-dessous. C'est le secret pour être heureux. Combien peu en profitent.

L'HEROISME EN SOUTANE

L'Écho de Pithiviers cite un trait touchant de charité chrétienne, de la part du curé d'une commune de l'Orléanais :

La petite vérole sévissait dans la commune d'Atray. Une famille particulièrement, celle de Rouet, cabaretier du pays, est éprouvée d'une épouvantable façon. Le père, la mère, neuf enfants, sont presque en même temps atteints par le fléau.

L'épidémie prend, dès le début, dans cette malheureuse famille, un caractère très-grave, et tout le monde fuit avec horreur ce centre d'infection. Seul, le brave curé d'Atray vint s'asseoir à ce triste foyer, et prodigua ses soins aux pauvres malades. Le père meurt, la mère meurt, trois enfants meurent ; le curé, sans un moment de défaillance, avec le plus évangélique dévouement, administre les mourants, ensevelit les morts, entoure d'une sollicitude véritablement maternelle les enfants qui survivent. Car il ne faut pas seulement soigner les malades, il faut encore vaquer aux besoins du ménage, préparer la nourriture, faire les lits, nettoyer la maison. L'admirable charité du curé se multiplie... mais ce n'est pas tout encore. Rouet fait valoir quelques terres, il a un cheval, des vaches... On ne peut pas laisser ces animaux mourir de faim sur la litière pourrie...

Le curé pourvoit à tout ; il donne à manger aux pauvres bêtes et les nettoie lui-même... Et cela dure pendant six semaines ! Jour et nuit, le curé d'Atray est à son poste de péril et de dévouement, sans oublier cependant les autres malades de sa paroisse, sans négliger les devoirs de son ministère.

Voilà, n'est-il pas vrai, une admirable conduite ? Nous en demandons bien pardon à l'humilité chrétienne et à la modestie de monsieur le curé d'Atray, qui, certes, n'attend pas de récompense ici-bas ; mais nous nous associons énergiquement aux personnes qui, comme nous, pensent que de tels actes doivent être connus du public, et valoir à leur auteur la médaille qui récompense le dévouement.

ARRIVAGE.—M. Elz. Derome, le manchonnier bien connu, vient de recevoir directement d'Europe par le steamer *Circassian*, et de ses correspondants du Nord-Ouest, au-delà de 9,000 peaux de Seal Shetland et des mers du Sud : Mouton de Perse, Mouton de Russie, Loure de Mer, Chat Sauvage, peaux d'Ours et de Buffle, etc., qu'il fait confectionner en casques, manchons, manteaux, paletots, etc., par des ouvriers expérimentés, ce qui lui permet de vendre à très-bas prix. M. Derome a aussi reçu de la Nouvelle-Zélande une consignment de peaux de Renard argenté. Les fourrures y sont réparées, nettoyées, etc., à bas prix. L'adresse est toujours la même : 621, rue Ste-Catherine, Montréal.

AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désiraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bieury

LE VOL AU FANTÔME

I

—Je te dis que c'en est un.

—Allons donc !

—J'en suis sûr.

—Impossible.

—Je l'ai vu de mes yeux.

—Vous avez mal vu.

—C'est-il pas *sacrant* !... j'ai mal vu !...

Mais puisqu'il était derrière ma grange à minuit !

—Il n'était pas là, puisque Magloire Niquet, qui revenait de chez sa blonde, prétendit l'avoir rencontré au Détour de la rivière Sautouse, à la même heure.

—C'est Magloire qui a la berlue. J'étais soûl, non-da.

—Dame... ça peut arriver à tout le monde.

—Merci, mon garçon : tu es poli, toi, avec tes suppositions.

—Je voulais rire, père Nolet...

—C'est ça... En jouant les chiens mordent. Enfin, n'empêche ! Je répète tout de même que je l'ai vu hier, à minuit, derrière mes bâtiments. Il était blanc de la tête aux pieds, et m'a paru long comme une *pagée* de clôture.

—Tant que ça ?

—Si je me trompe, c'est en moins.

—Hum ! et vous avez eu peur ?

—Un peu, mon gars. J'aurais voulu t'y voir.

—Oh ! moi, vous savez bien que je ne crois pas aux revenants, et que, par conséquent, il leur est défendu de se montrer quand j'y suis.

—Ris tant que ça te plaira, Prosper Gagnon. Depuis que tu as usé le fond de tes culottes sur les bancs du séminaire, tu ne crois plus à rien.

—Pas à vos histoires de fantômes, du moins.

—On verra ça, mon petit. Le père Nolet n'est pas si sot qu'il en a l'air.

Et le bonhomme, rajustant d'un coup de poing son bonnet de laine, se mit à bourrer sa pipe avec humeur.

II

Cette conversation avait lieu dans une maison d'habitant de la petite paroisse de... Vide-Poche—laquelle ne se trouve pas à cent lieues de Québec, il s'en faut de beaucoup.

Les deux interlocuteurs—un petit vieux à l'air chafouin et un robuste jeune homme en costume de paysan aisé—se tenaient dans la cuisine, près d'un grand poêle de fonte qui ronflait joyeusement comme en plein hiver, bien qu'on ne fût encore qu'au mois de novembre.

C'est qu'il faisait au-dehors une jolie brise de nord-est tout imprégnée d'embruns, et qu'à cette époque de l'année, les vents humides ne sont pas précisément chauds.

Sept heures du soir venaient de sonner. Une grosse fille à mine réjouie achevait de laver la vaisselle du souper ; la mère Nolet tricotait dans son coin favori, et les garçons étaient sortis aussitôt après le repas pour mettre la dernière main au *ménage* de la grange.

Par conséquent, le voisin Prosper, arrivé depuis une demi-heure, faisait seul les frais de la conversation avec le père Nolet, en attendant les *veilleurs* habituels, qui ne pouvaient tarder.

Il ne faut pas parler des deux autres personnages, la mère et la fille, attendu que la première passait sa vie à soupirer, sans qu'on ait jamais pu savoir pourquoi, et que la seconde ne savait que rire à tous propos, sans propos et hors de propos.

Mais parlons du voisin Prosper et disons de suite que ce voisin-là—un gourmet qui avait mangé du latin et bu du grec—n'avalait plus qu'avec une extrême circonspection les contes bleus qui courent les campagnes et sont la joie des vieillards d'hiver.

Un savant qui avait fait sa quatrième, songez-y donc !

Aussi, venons-nous de l'entendre gouailler sans cérémonie ce pauvre père Nolet,

en train de lui ingurgiter une nouvelle histoire de revenant.

III

Pourtant, en voyant la mine renfrognée du bonhomme, il se repentit un peu d'avoir ainsi heurté de front une croyance générale dans la paroisse.

—Voyons, père Nolet, dit-il, il ne faut pas me boudier parce que je ne crois pas les yeux fermés à votre fantôme. Parlons-en plutôt.

—A quoi bon ?

—A me renseigner, à me persuader.

—C'est que je n'y tiens pas, vois-tu. Vous autres, jeunes gens *éduqués*, vous croyez plus fins que les anciens, mais vous avez encore des croûtes à manger avant de savoir ce qu'ils savent...

—D'accord.

—Et de voir ce qu'ils ont vu.

—C'est vrai.

—Eh bien ! alors, quand je te dis que j'ai vu un revenant la nuit dernière, pour-quoi rire ?

—Parce que je n'y crois pas, aux revenants. Ma raison se refuse à admettre leur existence. Allons, père Nolet, pensez-vous que les morts n'ont pas autre chose à faire qu'à se promener, comme ça, par les nuits froides, dans nos pauvres campagnes ?

Le père Nolet fit entendre un petit rire moqueur.

—Voilà pourquoi, sans doute, dit-il, depuis huit jours on en voit un qui se lamente tantôt ici, tantôt là, du moment que sonne minuit.

—Le vôtre se lamentait donc ? demanda Prosper, renonçant à désabuser le bonhomme.

—S'il se lamentait ?... Un peu, mon garçon, à preuve que les dents me claquaient de peur dans la bouche.

—Que disait-il ?

—Ce qu'il disait ?... Ah ! dame... c'est que je n'étais guère en état de comprendre... Pourtant, j'ai cru saisir : "Pitié, mon frère ! une aumône pour racheter ma pauvre âme !"... Je lui ai jeté tout ce que j'avais dans ma poche, et j'ai pris ma course. Voilà.

Prosper eut bien envie de rire aux éclats ; mais il se contint, dans la crainte d'exaspérer le bonhomme, et se contenta de hausser les épaules.

En ce moment, d'ailleurs, un bruit de bottes sauvages battant la chamade devant la porte annonça l'arrivée des *veilleurs*.

IV

Ils étaient cinq ou six et paraissaient violemment excités. Magloire Niquet tenait la tête. C'est lui aussi qui parlait au moment où la petite troupe entra. Son grand corps maigre se penchait au-dessus de ses compagnons, comme pour les magnétiser, et ses gros yeux semblaient lancer des étincelles.

Pour dire la vérité, ce Magloire Niquet n'avait pas une trop bonne figure, avec sa tignasse ébouriffée et son nez en bec d'oiseau de proie. On le craignait vaguement, bien qu'il n'eût jamais fait de mal à personne, et sa liaison avec la fille au père Fagnan, la grande Hortense, ne contribuait pas peu à le faire redouter.

Le père Fagnan passait pour un peu sorcier. Il demeurait seul avec Hortense en plein bois, à une dizaine d'arpents plus loin que le Détour de la rivière Sautouse. Or, ce que les bonnes gens de Vide-Poche appelaient le *Détour de la Sautouse* était une gorge profonde, fortement boisée, et au fond de laquelle la petite rivière coulait en torrent, bondissant d'une cascade à l'autre.

Ce bout de paysage, charmant le jour, empruntait aux vagues clartés de la nuit je ne sais quel caractère étrange et mystérieux qui impressionnait fort les imaginations superstitieuses de l'endroit. On ne s'en approchait, après le soleil coucher, qu'à son corps défendant. Ce qui n'empêchait pas maître Niquet d'y passer tous les soirs que le bon Dieu amenait pour aller voir Hortense.

Depuis plusieurs années déjà, ce manège durait sans interruption et sans amener de résultat ; mais enfin, disait la rumeur,

les deux amoureux allaient bientôt se marier, au grand soulagement de tout le monde, que la folle témérité de Magloire énervait.

L'obstacle, disait encore la rumeur, était venu du père Fagnan—lequel ne connaissant à Niquet d'autre état que celui de chasseur et de coureur de bois, lui avait obstinément refusé sa fille, jusqu'à ce que notre amoureux eût amassé un sac d'écus.

Or, il paraît que Magloire avait satisfait à cette exigence, ou était sur le point de le faire, car il ne se gênait nullement d'annoncer partout son futur mariage.

Où diable, se disait-on, Magloire Niquet a-t-il pu pêcher ses écus, lui qui passe son temps à flâner ?

C'est ce que les bonnes gens de Vide-Poche n'allaient pas tarder à savoir.

V

—Bonsoir, père Nolet et la compagnie, dirent les *veilleurs* en franchissant la porte.

—Bonsoir, asseyez-vous, répondit le bonhomme, en se levant à demi.

—Pas avant de savoir si c'est vrai, père Nolet... repartit Magloire Niquet, qui s'avança près du poêle.

—Oui, mon garçon, c'est vrai.

—Vous l'avez vu ?

—Comme je te vois.

—A quelle heure ?

—A minuit sonnante.

Magloire se retourna vers ses compagnons :

—Quand je vous le disais !

Les *veilleurs* s'entre-regardèrent avec effroi.

Niquet reprit :

—Père Nolet, la chose est grave, car moi aussi j'ai vu un fantôme à peu près vers cette heure-là. Il était debout sur la pointe du rocher qui domine la plus grosse chute de la Sautouse, en plein Détour. Il était enveloppé dans un grand suaire blanc et m'a paru si long, si long... que c'est à peine si je voyais ses yeux qui flambaient comme des tisons.

—Brrrrrou ! fit-on à la ronde.

—Comme le mien !... et c'est le même ! murmura le père Nolet.

—Hein... vous dites ?... demanda Magloire.

—Je dis que ton fantôme et le mien ne font qu'un... à moins—ce qui est bien possible—que tous les gens de l'autre monde ne se ressemblent.

—Pour ça, non... car il y en a des petits et des grands, bien sûr.

—Qu'en sais-tu ?

—Je l'ai entendu dire.

—Au fait, pourquoi pas ? Mais laissons cela et raconte-nous un peu ce qui t'est arrivé.

—Voilà ! fit Magloire qui semblait ne pas demander mieux, et s'installa à cheval sur une chaise. Je revenais de chez ma future, la grande Hortense, comme vous savez. Il pouvait être environ minuit moins cinq ou dix. Le nuit était belle, quoique un peu noire. Un coin de lune de temps à autre, avec une dizaine d'étoiles dans les déchirures des nuages... j'en avais tout plein pour me guider. On connaît le chemin qui mène chez *mamezelle* Hortense Fagnan, Dieu me ci.

—Abrége, Magloire, abrége.

—Ça va y être, père Nolet ; prenez patience. Je marchais donc bon pas et je m'engageai bientôt dans le petit bois du Détour. Tout à coup, flac ! me voilà arrêté ; les jambes me manquent ; pas moyen de faire un pas de plus... Je crois avoir vu une vision ; j'écarquille les yeux ; je me pince ; je me raidis... Ouache, pas d'affaire... Je vois toujours la même chose à la même place, c'est à dire un fantôme blanc, haut comme un moyen sapin, et perché sur le bord de la crevasse où mugit la Sautouse... La peur me prend... je m'évanouis un peu, mais pas assez cependant pour tomber. Comme j'avais fermé les yeux, j'en risque un : le spectre est toujours là !... Hum ! hum ! je m'essuie le visage avec la manche de mon capot : me voilà mieux. J'ose alors regarder le fantôme en face, et je me flanque deux bonnes gifles pour m'exciter la bile...

—Abrége donc, Magloire; jamais tu n'arriveras.

—J'y suis : minute ! Tout à coup, qu'est-ce que je vois ?... Mon coquin de revenant qui me fait signe d'approcher, avec son grand bras maigre ! Ah ! Seigneur ! la colique m'empoigne pour de bon ; mais que faire !... Me sauver ?... pas si fou : il m'aurait mis la main au collet en deux enjambées ! Je me risque donc et j'avance, j'avance doucement, à petits pas, sans faire du bruit...

—Plus vite, Magloire, plus vite.

—Ouache ! comme vous allez, vous autres ! J'aurais bien voulu vous y voir... Plus vite, hum ! c'est qu'on a les jambes faibles, tenez, sur le coup de minuit, dans un endroit écarté et seul en présence d'un échappé du purgatoire.

—Tu te trompes ; ce n'est pas ça...

—Je vous dis que oui, moi. Enfin, n'importe, continuons. A force de mettre mes pieds l'un devant l'autre, je me trouve arrivé à une demi-toise de mon homme... de mon fantôme, je veux dire. Inutile d'ajouter que je suis plus mort que vif et que les coliques me coupent en deux. Pourtant, je ne suis pas peureux de mon naturel.

—C'est vrai, ça ! murmurèrent les auditeurs.

—Que voulez-vous ? Chacun a ses petites faiblesses à de certaines heures. J'en étais là.

—Tu en étais à ce que le fantôme allait te dire ! interrompit avec impatience le père Nolet.

—Ça va venir. Laissez-moi, au moins, le temps de l'aveindre de mon gosier. Voilà. Une voix creuse se fit alors entendre. Elle semblait sortir des entrailles du rocher : "La charité, mon frère ! disait la voix ; une aumône pour racheter ma pauvre âme !"

—C'est lui ! c'est le même ! interrompit de nouveau le père Nolet.

Magloire continua, comme s'il n'eût pas entendu :

—La charité ? que je lui répondis, mais je n'ai pas le sou ! mon pauvre revenant.—Tu n'a pas d'argent... Ecoute alors, et je te tiendrai quitte de l'aumône que tu me dois, si tu fais ce que je vas te dire. Voilà dix ans que je suis mort et que je languis dans les flammes du purgatoire pour avoir volé la fabrique de Vide-Poche. Un sacrilège, hélas ! J'ai encore dix ans à faire. Mais mon saint patron a obtenu du bon Dieu que je descendrais sur la terre tous les mois de novembre pour amasser la somme que j'ai volée autrefois. Cette somme est de deux cents piastres... Laissez-vous, chrétiens de Vide-Poche, un de vos frères se consumer dans la plus horrible des agonies pour une bagatelle semblable ?—Oh ! non, assurément, pauvre âme que vous êtes ! que je m'écriai en pleurant presque.—Eh bien ! mon bon frère, achève le fantôme, demande à ceux qui furent mes amis quand j'habitais cette vallée de larmes de venir vendredi prochain, à l'heure de minuit, déposer leur offrande dans le trou que tu vois là, à ma gauche, entre ces deux rochers près desquels bouillonne la Sautouse. Je prierai pour eux quand je serai dans le ciel.

Je m'approchai et me penchai au-dessus du ravin pour voir l'endroit désigné par le fantôme. Je le reconnus aisément. C'est un trou profond, presque toujours à sec, qui s'ouvre au pied de l'escarpement où se brise la rivière. Tout en me relevant, je faisais la réflexion qu'un habitant de l'autre monde était seul capable d'aller prendre là les offrandes qu'on y jetterait, lorsque je m'aperçus que le fantôme avait disparu... Je crus même voir son long vêtement blanc flotter entre deux nuages, puis s'évanouir dans le voisinage des étoiles.

Je n'ai pas besoin de vous dire si je me hâtai de descendre aux maisons. Je courus comme un dératé, sans regarder en arrière, de peur d'apercevoir le grand corps de mon spectre, emboitant tranquillement le pas pour me rattrapper.

En finissant ces mots, Magloire Niquet se leva.

—Voilà, père Nolet et la compagnie, dit-il, ce que j'avais à vous confier. Agis-

sez comme il vous plaira, mais mon devoir était de vous rapporter les paroles du fantôme. Je vous laisse pour continuer ma tâche. Bonsoir.

Et il sortit avant que personne ne fût revenu de la stupeur causé par son étrange histoire.

Quand la porte se fut refermée sur Niquet, les vieillards regardèrent tous le maître de la maison.

—Eh bien ! père Nolet ?... firent-ils.

—Mes enfants, répondit gravement le bonhomme, il faut aller au Détour à l'heure fixée par le fantôme... Il faut racheter cette pauvre âme !

—On ira ! on ira ! s'écrièrent les vieillards.

—Moi aussi, j'irai ! dit Prosper Gagnon, qui n'avait pas soufflé mot depuis longtemps, mais ce sera pour vous faire assister à une jolie fin de cinquième acte dans la comédie qui se joue.

Les vieillards comprirent-ils la métaphore de l'ex-élève de quatrième ?

Il est probable que non, car ils se reprirent à parler fantômes et revenants comme de plus belle.

On se sépara fort tard dans la soirée.

VI

A six jours de là—c'est-à-dire le vendredi suivant—quelques minutes avant minuit, un étrange spectacle pouvait être vu sur une des rives de la Sautouse.

C'était une longue file d'hommes, de femmes et même d'enfants qui se glissait dans l'obscurité de la nuit, à peine combattue de temps à autre par un maigre rayon de lune. Parmi ces gens, il y en avait une bonne moitié qui pliaient sous des fardeaux de diverse nature... Les uns portaient des poches, les autres des quartiers de viande, d'autres des pains de froment, d'autres encore de la galette, d'autres enfin des légumes crus et divers articles difficiles à inventorier.

Le reste ne portait rien.

La procession marchait en silence, se dirigeant vers le Détour de la Sautouse. Un homme tenait la tête : c'était le père Nolet.

Arrivé à un petit bois où la rivière fait un coude et où le terrain commence à s'accidenter, la procession s'arrêta.

Un homme seul continua d'avancer et s'engagea timidement sous le couvert des sapins : cet homme était encore le père Nolet.

Il revint au bout de cinq minutes.

—Marchez, dit-il, mais un à un... et pas un mot.

La voix du bonhomme tremblait et ses jambes flageolaient.

Ce que voyant et entendant, la foule hésita. Mais lui :

—Minuit va sonner : dépêchez-vous donc !... Voulez-vous faire un malheur ?

La foule n'hésita plus et s'ébranla sur toute la ligne. Les derniers poussaient les premiers, si bien que la tête de colonne déboucha en peu de temps sur une sorte de plateau rocheux dans les entrailles duquel la rivière avait creusé son lit. On l'entendait mugir à quelques perches de là.

Rien d'extraordinaire sur le plateau... Les grands sapins qui lui servent de bordure se balancent mollement, effleurés par une brise légère. L'extrémité inférieure de leur tronc se dessine à peine dans l'ombre plus épaisse...

On dirait la colonnade de quelque palais enchanté.

Tout à coup, un timbre lointain sonne lentement les douze coups de minuit... et il arrive une chose effrayante : les grands sapins semblent s'écarter et le fantôme surgit !

A cette apparition, bien qu'elle soit prévue et... espérée, la foule s'écrase, s'affaisse contre terre. Un sourd murmure de terreur s'exhale de tous ces corps prosternés, et le fantôme peut majestueusement prendre place sur la pointe de son rocher, sans qu'on le voit se mouvoir.

Cependant, un homme se relève le premier : c'est toujours l'intrépide père Nolet. Il s'avance en titubant de peur. Arrivé à dix pas de l'apparition, il ôte son bonnet, s'incline jusqu'à terre et se dirige

vers le bord de l'escarpement indiqué par Magloire Niquet. Là il tire de sa poche un rouleau d'écus et le laisse tomber dans le trou béant qu'il devine plutôt qu'il ne voit.

Puis il se retire humblement.

Tout le monde en fait autant, d'abord ceux qui ne portaient rien, puis les autres que nous avons vus pliant sous leurs étranges fardeaux.

A chaque aumône déposée en lieu sûr, le fantôme s'incline poliment. On jurait qu'il sourit, le brave mort, tant il paraît aisé de l'empressement de ses amis terrestres.

Cependant, le défilé tire à sa fin... Il reste à peine quelques retardataires que la peur a retenus jusque-là, mais qui s'avancent enfin.

L'apparition est de plus en plus gracieuse, elle plie sa longue échine avec une désinvolture !... Jamais on ne vit fantôme plus guilleret. N'était le décorum que doit garder tout revenant qui se respecte, il se frotterait les mains, j'en suis sûr, comme un marchand de pâte à razer qui fait recette. Mais il faut de la tenue : mort exige !

Tout à coup, une étrange rumeur parcourt les rangs de la procession comme un courant électrique. Prosper Gagnon, qui se trouvait avec les autres, vient de disparaître... Il s'est sauvé, sans nul doute... Il a eu peur, l'incrédule : le spectre est vengé ! Les voilà bien, ces esprits forts qui ne croient à rien : le verbe haut quand ils sont loin, le caquet bas quand ils sont près.

Telles sont les réflexions de tout le monde, et surtout du père Nolet, lorsqu'une terrible diversion vient en changer le cours et porter à son comble l'épouvante des assistants...

Prosper Gagnon lui-même débouche de la forêt en arrière du fantôme et marche rapidement sur lui, il tient à la main une longue gaule, qu'il brandit d'une manière des plus significatives.

Un même cri étouffé jaillit de toutes les poitrines et avertit le revenant que quelque chose d'insolite se passe derrière lui.....

Il se retourne, mais trop tard... la gaule de Prosper s'est abattue sur ses épaules... un craquement s'est fait entendre et la moitié supérieure du pauvre fantôme s'est détachée du reste du corps pour aller tomber, avec le linceul qui la drapait, à vingt pieds plus loin.

L'autre moitié est restée debout, intacte, mais ahurie au possible : c'est l'aimable et maigre personne de Magloire Niquet !

Pendant que chacun semble frappé de stupeur, la voix de Prosper Gagnon s'élève, railleuse :

—Eh bien ! bonnes gens de Vide-Roche, je vous avais promis un dénouement à la comédie du fantôme, que dites-vous de celui-ci ?

Puis se tournant vers Niquet toujours immobile et piteux :

—Excuse-moi, Magloire ; je ne t'ai pas touché, au moins ?

—Non... murmura c. lui-ci, mais... une si belle industrie éventée ! manquée !.....

Allons, il est écrit que je n'épouserai pas Hortense !

—Au contraire, garde tout ce butin et marie-toi : tu l'as bien gagné. Aussi bien, il serait difficile d'aller reprendre ce qu'on vient de jeter dans ce précipice...

—Je m'en charge ! cria l'ex-fantôme, en exécutant sur son rocher une série de folles gambades.

.....

Les bonnes gens de Vide-Poche retournèrent piteusement chez eux, jurant, mais un peu tard, qu'on ne les y reprendrait plus.

Je ne vous conseille pas d'aller leur parler fantômes ou revenants, si vous tenez à être bien reçus.

V.-EUG. DICK.

Château-Richer, nov. 1879.

LES COIFFURES DES FEMMES A PARIS

Le *Siècle* constate l'étonnante instabilité de la coiffures des femmes :

Il n'est pas une parisienne, pas une habitante de la ville française ou étrangère qui, pour peu qu'elle se pique de suivre les modes, n'ait dix fois changé sa manière de se coiffer.

Notez que je ne parle pas des chapeaux dont la forme varie à chaque saison, et semble en ce moment vouloir atteindre le comble de l'excentricité, mais, pour les cheveux seulement, il ne faut pas être bien âgé pour avoir vu les femmes se coiffer en turban, à la giraffe, en bandeaux, en papillotes, à la Sévigné, en casque, à l'enfant, à la Marie Stuart, en résille, en chien, en tresses, etc.

Tout à tour nous avons vu leurs cheveux lisses ou frisés, leur front couvert ou découvert, des paquets de cheveux balloter sur leurs épaules ou se redresser en nattes audacieuses et menacer d'escalader le ciel.

Plus anciennement, les femmes avaient adopté les coiffures à la Titus, à la bichon, en hérisson, en frégate, à la paysanne, en cabriolet, à la grecque, etc.

C'était le beau temps alors pour messieurs les coiffeurs. On passait jusqu'à cinq et six heures à confectionner une coiffure. Et cette coiffure était une véritable œuvre d'art. Mme de Charolais, allant au bal du roi, se faisait planter sur la tête un petit jardin, et au milieu de ce jardin se trouvait un petit bosquet, et dans ce bosquet un autel supportant le portrait de son mari.

Mme de Lamballe se faisait coiffer en vaisseau à trois ponts, avec voiles et mâture. Les fameux bonnets à poil abolis en 1848, n'étaient que de mignons ornements à côté de ce déploiement excessif de cheveux.

On comprend quel personnel était absorbé par de pareils ouvrages. Douze cents perruquiers, maîtrise érigée en charge et qui tiennent leurs privilèges de Saint-Louis, emploient à peu près six mille garçons. Deux mille chambrelans font en chambre le métier, au risque d'aller à Bicêtre ; six mille laquais n'ont guère que cet emploi. Tous ces êtres-là tirent leurs substance des papillotes et des bichonnages. Voilà, au dire d'un contemporain, quel était le personnel absorbé par cette industrie de luxe.

Près de quinze mille hommes employés à coiffer une population de deux cent mille personnes ; jamais en aucun temps peut-être on ne vit une pareille abondance de coiffeurs.

VARIÉTÉS

Au cercle, en jouant aux échecs, un célibataire tutoie M. X..., par distraction.

—Tiens, dit un des assistants à son voisin, il le tutoie donc ?

Le voisin baissant la voix :
—Il aura cru parler à sa femme !

* *

Calino domestique.
On l'interroge.

—Eh bien, Calino, votre maître est donc revenu de voyage. Il paraît qu'il n'est pas mort en route.

—Je ne sais pas, madame, je ne lui ai pas entendu dire.

* *

Au conseil de révision.
Le président.—Avez-vous des infirmités à faire valoir pour être exempt du service ?

Le conscrit.—Je pourrais en avoir, si vous vouliez attendre seulement quelques années ; car mon père a eu la goutte à cinquante ans, et vous savez que c'est héréditaire.

* *

A un examen de botanique, le professeur montre au récipiendaire une feuille de tabac.

—Quel est le nom de cette plante ? lui demanda-t-il.

—Silence du candidat.

—Mais, vous en prenez tous les jours, s'écrie le professeur.

—Ah ! j'y suis !... C'est l'absinthe !...

* *

Un jeune commis d'une maison d'épicerie en gros passe son examen de volontariat.

L'examineur, après plusieurs questions sur le chapitre des connaissances spéciales, lui demande :

—D'où tire-t-on le café ?

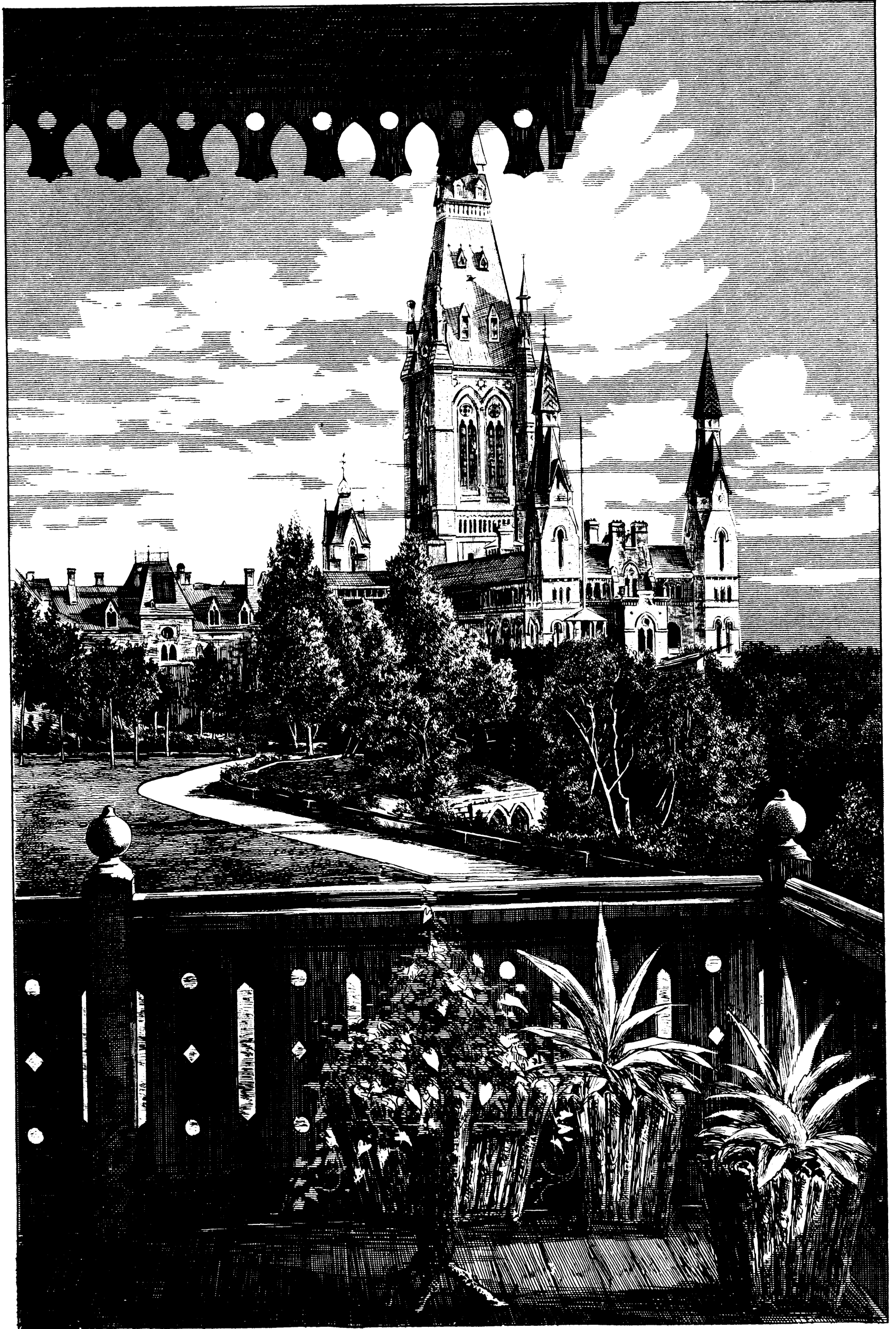
—Oh ! monsieur, lui dit en rougissant le commis, je ne puis répondre à cette question ; c'est le secret de la maison ! Que me dirait le patron ?

GUERISON DE LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retiré des affaires, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la Recette d'un simple Remède Végétal pour la guérison inflexible et permanente de la Consommation, Bronchite, Catarrhe, Asthme, et pour toutes les maladies nerveuses ; après en avoir éprouvé ses merveilleux pouvoirs curatifs dans des milliers de cas, il a considéré de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai à tous ceux qui le désireront cette Recette exempte de frais, en Français, Allemand ou Anglais, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage. Envoyez par la Poste une Etampe, nommant ce papier.

W. W. SHERAR,

149 Powers' Block, Rochester, N.-Y.



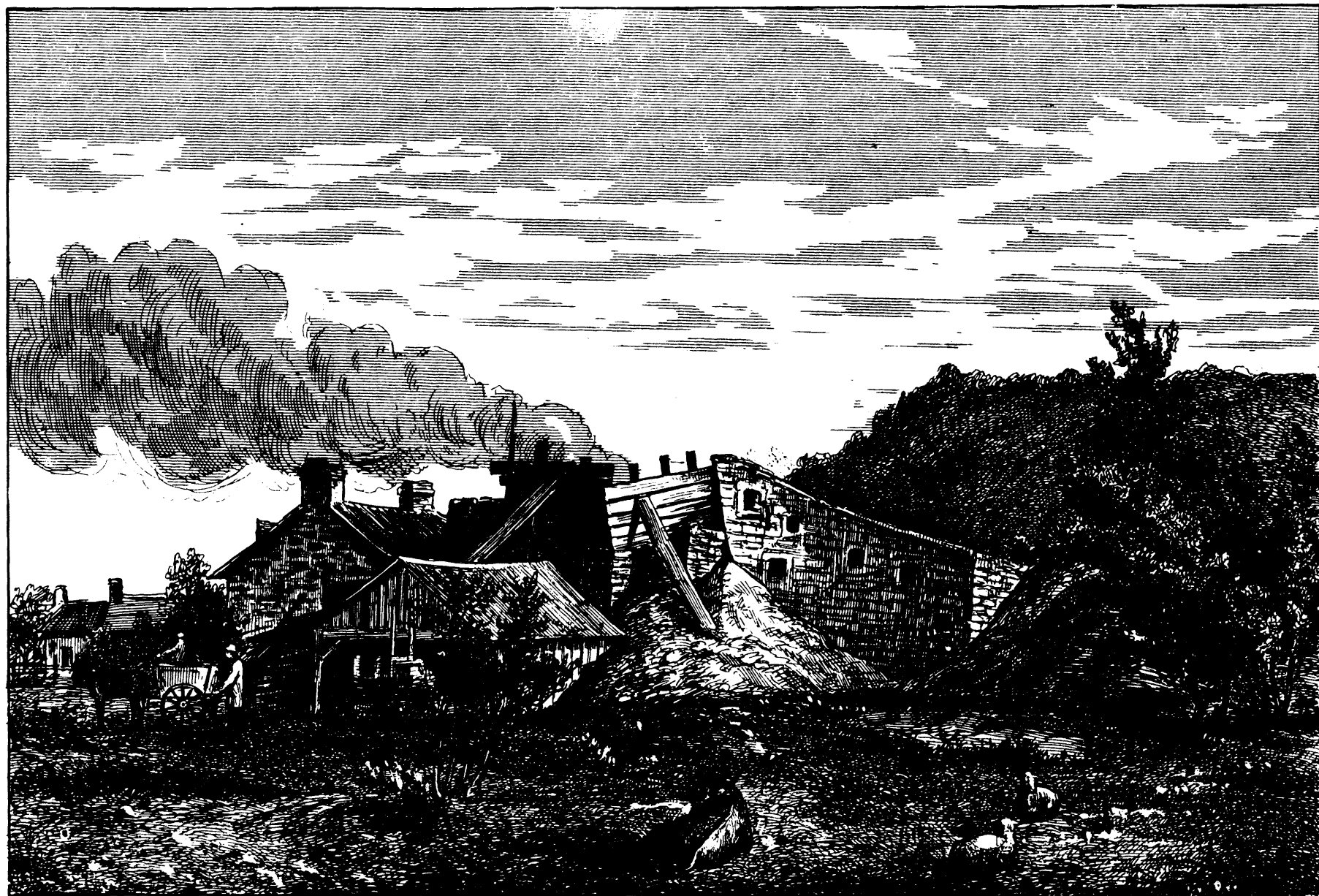
VUE D'OTTAWA



VENTE DES ROBES DE SOIE



ACCIDENT ARRIVÉ AU GOUVERNEMENT DE QUÉBEC



MONTREAL—VIEUX FOUR A CHAUX SUR LA FERME LOGAN

LA MUETTE QUI PARLE

Troisième partie de la Bande Rouge

XXV

Ce n'était pas un feu de peloton. Cela ressemblait plutôt à une affaire de tirailleurs.

Dans tous les cas, il ne s'agissait pas d'une salve innocente, car deux ou trois balles avaient passé en sifflant au-dessus de la tête des deux amis.

Roger n'y avait pas fait grande attention, mais Podensac était littéralement stupéfait.

—Ah çà ! dit-il, ils sont donc fous dans ce satané quartier !

—A moins qu'ils ne se payent encore une révolution.

—Avançons, répondit Saint-Senier, nous verrons bien ce qui en est.

Les deux amis n'avaient pas fait vingt pas sur le boulevard, qu'ils se heurtèrent à un flot humain composé surtout de femmes et d'enfants.

Les fuyards couraient si vite qu'ils faillirent renverser Podensac.

Il essaya d'arrêter, pour lui demander des explications, un bon bourgeois qui se sauvait à toutes jambes, mais ce vieillard lui glissa entre les mains en poussant des exclamations inarticulées.

—C'est à n'y rien comprendre," murmurait le commandant tout en arpentant la contre-allée.

Roger jouait des coudes à côté de lui au milieu de cette foule en désordre, mais, comme il leur fallait remonter le courant, ils n'avançaient pas bien vite.

Du côté de la place Pigalle, le tumulte et les cris redoublaient, mais les coups de fusil avaient cessé.

On entendait des exclamations dont il était impossible de distinguer le véritable sens.

—On crie : Vive... quelque chose, dit le lieutenant, mais quoi ? je n'en sais rien.

Ils venaient de dépasser la rue Lepic, quand ils rencontrèrent une bande d'affreux polissons qui couraient en hurlant :

—Nous sommes trahis ! aux armes ! on égorge nos frères !

—Oh ! oh ! je crois que je commence à comprendre, s'écria Podensac qui avait vu la Révolution de février.

—Voyez," lui dit Roger en lui serrant le bras avec force.

Un peloton de gendarmes s'avancait au pas de course sur la chaussée.

La foule s'écartait pour les laisser passer, mais elle les saluait de clameurs hostiles.

Ils avaient gardé leurs rangs et marchaient silencieux et mornes.

Saint-Senier s'approcha de l'officier qui les conduisait pour lui demander ce qui se passait alors ; mais, quand il l'eut regardé, il n'osa plus l'interroger.

C'était un vieux lieutenant à moustaches grisonnantes, et, sur sa figure énergique et contractée, Roger avait vu couler une grosse larme.

—Allons ! dit entre ses dents l'ex-chef des Enfants-Perdus, la troupe s'en va, je crois que nous voilà encore dans le pétrin.

—Je parie que tous nos farceurs du *Serpenteau* sont pour quelque chose dans l'affaire.

—Marchons toujours," répondit Saint-Senier, qui pensait bien plus à Molinhard qu'à la Révolution.

A force de pousser et d'être poussés, les deux amis finirent par déboucher sur la place.

Au moment où ils y arrivaient, les derniers soldats qui ne s'étaient pas débandés achevaient de se replier par les rues adjacentes, et la populace victorieuse tourbillonnait dans un affreux désordre.

Les vociférations les plus insensées se croisaient autour d'eux. On chantait la *Marseillaise*, on dansait, on courait dans tous les sens.

—Diable ! il paraît que c'est sérieux," dit Podensac en montrant à son compagnon une large plaque de sang qui rougissait le pavé.

Un peu plus loin, la foule s'attroupait devant la porte d'une baraque où on avait transporté un blessé.

Le commandant se mêla au groupe et n'eut pas beaucoup de questions à faire pour apprendre d'où soufflait la révolte.

Les meneurs impies qui n'avaient pas craint de préparer une insurrection quand l'ennemi était encore aux portes de Paris, les conspirateurs qui spéculaient depuis six mois sur les malheurs de la patrie, en étaient venus à leurs fins.

La première journée de la Commune venait de commencer.

—Je m'en doutais, dit tout bas Podensac, après s'être renseigné ; si vous m'en croyez, nous nous replierons en bon ordre sur Paris, et nous remettrons à demain notre visite.

—Non, répondit Roger d'un ton qui ne laissait aucun doute sur sa résolution d'en finir le jour même.

—C'est que, voyez-vous, le voyage des buttes ne me paraît pas sans danger pour ceux qui, comme nous, ne portent ni la blouse ni la vareuse.

—J'irai seul," dit assez sèchement Saint-Senier.

Le commandant rougit un peu et se hâta d'ajouter :

—Mon cher camarade, je croyais que vous me connaissiez mieux. Si vous tenez à risquer la course aujourd'hui, j'en suis. Ce que j'en disais, c'était plutôt pour vous, car, pour mon compte, j'ai idée que je ne risquerais pas grand-chose.

Roger lui serra silencieusement la main et se mit à fendre la foule.

—Laissez-moi passer devant, reprit Podensac ; je connais le chemin le plus court, et j'espère que nous nous en tirerons sans mauvaise rencontre.

Et, joignant l'action à la parole, l'ex-commandant fraya la route à son ami.

Ils eurent beaucoup de peine à sortir de la place où le nombre des curieux grossissait à chaque instant, mais enfin ils y parvinrent et s'engagèrent résolument dans une rue qui conduisait à Montmartre par une pente assez raide.

Là, les groupes étaient moins compactes, mais il fallut cependant se ranger pour laisser passer une troupe armée qui descendait comme une avalanche.

C'était un bataillon de ceux qu'on allait bientôt appeler les fédérés qui promenaient en triomphe une douzaine de malheureux soldats de la ligne.

—Jolie conquête qu'ils ont faite là ! grommela Podensac en examinant la mine ahurie des pauvres conscrits qui marchaient la crosse en l'air et ressemblaient plutôt à des prisonniers qu'à des vainqueurs.

Le flot passa en brailant des injures et des chants soi-disant patriotiques.

Les deux amis poursuivirent leur ascension et arrivèrent sans trop de difficulté dans une large rue, au bout de laquelle ils aperçurent, à leur droite, le péristyle de la mairie de Montmartre.

Mais à peine y eurent-ils mis le pied, qu'ils se virent entraînés par un véritable torrent populaire.

La foule qui encombrait la place Pigalle aurait semblé paisible à côté de cette effrayante cohue.

C'était comme une mer houleuse des flots de laquelle émergeaient des chevaux attelés à des canons et montés par des hommes en blouse.

Le peuple avait désarçonné les artilleurs et s'évertuait à traîner au sommet des buttes les pièces enlevées si vaillamment à des soldats qui ne s'étaient pas défendus.

Il y avait des femmes grimpées sur les affûts et des enfants qui poussaient aux roues.

Le commandant commençait à regretter d'avoir pris ce chemin-là.

Il essaya même de battre en retraite ; mais une fois pris dans l'engrenage il n'y avait plus moyen de reculer, et les deux amis durent se laisser porter.

Ils parcoururent ainsi presque sans toucher terre toute la longueur de la rue, et ce fut seulement au bas d'une montée plantée d'acacias qu'ils commencèrent à respirer.

Cette côte escarpée arrêtait la marche des canons, et la foule restait stationnaire en attendant du renfort.

Podensac réussit à se faufiler sur les bas côtés.

—Nous voilà tirés d'affaire, dit-il à Roger qui l'avait suivi de près ; je connais un sentier qui passe au-dessous du moulin de la Galette et qui nous conduira chez Molinhard en faisant un détour.

En effet, il manœuvra si bien, qu'en moins de dix minutes, il atteignit avec Saint-Senier un terrain vague que dominaient les épaulements d'une batterie construite pendant le siège.

Cette esplanade paraissait déserte, et ils la traversèrent sans rencontrer personne ; mais, au tournant du chemin qui longeait le remblai, ils tombèrent dans un groupe de gardes nationaux armés.

Ces miliciens, porteurs de figures très-rébarbatives, semblaient avoir été postés pour arrêter les passants, car ils commencèrent à mettre la main au collet des deux nouveaux venus.

—Où allez-vous, citoyens ! demandèrent-ils en chœur.

—A la maison de santé du Dr Molinhard, répondit sans hésiter Podensac.

—Molinhard ? Connais pas !" répondit la bande avec ensemble.

Et celui qui paraissait être leur chef ajouta d'un ton peu rassurant :

—Suivez-nous au Comité.

—Connais pas non plus, moi, le Comité, dit le commandant vexé.

—Ah ! tu veux faire le malin ! cria l'homme aux galons.

—Allons, vous autres, empoignez-moi ces deux hommes-là."

XXVI

—Ah çà ! êtes-vous devenu fou ? cria Podensac furieux.

—De quel droit nous arrêtez-vous ? demanda Roger assez dédaigneusement.

—Vous saurez ça au Comité," dit le chef de la bande.

Pendant ce court et vif colloque, ses acolytes en vareuses avaient entouré les deux amis qui se trouvaient flanqués chacun de trois gardes nationaux avant d'avoir pu faire un mouvement.

—Je vous l'avais bien dit, murmura le commandant à l'oreille de Saint-Senier.

—Il est impossible qu'on nous arrête sérieusement, dit tout haut le lieutenant.

—C'est bon ! c'est bon ! on va vous en donner du sérieux, tas d'aristos," dit un garde national à mine patibulaire.

Roger, qui était de fort mauvaise humeur, chercha machinalement à son côté le sabre qu'il avait eu l'habitude de porter pendant six mois, mais il se rappela qu'il était sans armes.

Au même moment, Podensac lui poussa le coude et il se contint, moins par crainte de,

baionnettes fédérées que par suite de la réputation naturelle à un homme bien élevé pour la lutte à coups de poing.

—Allons ! en route !" cria le grotesque personnage qui semblait commander aux autres. Celui-là ne ressemblait pas du tout à ses soldats.

Tandis que ceux-ci avaient tout l'air de gailards échappés des carrières d'Amérique, le chef affectait le costume et les manières de Fra-Diavolo.

C'était un grand jeune homme d'une maigreur invraisemblable, porteur de moustaches démesurées et d'une barbe pointue comme une aiguille, vêtu d'un dolman rouge et coiffé d'un feutre à larges bords sur lequel une plume d'autruche se balançait au vent.

Il était difficile de ne pas reconnaître sous cette tenue de brigand d'opéra-comique un de ces aventuriers cosmopolites qui colportent à travers l'Europe leur épée révolutionnaire et banale.

Podensac, qui avait eu des relations très-étendues dans le personnel hétéroclite des corps francs, regardait en dessous ce capitaine d'aventures pour tâcher de le reconnaître, mais il eut beau fouiller dans sa mémoire, il ne put se rappeler la figure du matamore.

Les volontaires fantaisistes du siège étaient déjà dépassés de cent coudées.

—Bah ! dit-il tout bas à son nouvel ami, laissons-nous faire et voyons un peu ce que c'est que ce fameux Comité.

—Ce serait bien le diable si je n'y trouvais pas de vieilles connaissances."

La troupe qui venait d'opérer leur arrestation ne semblait pas bien fixée d'abord sur l'itinéraire à suivre.

Elle avait même fait mine de continuer à tourner la butte en suivant le chemin désert de l'esplanade.

Mais le bandit en chef dit quelques mots à ses hommes et le cortège revint sur ses pas.

On reprit la route par laquelle Roger et Podensac étaient venus, et on rentra dans la montée qui passait à droite et au-dessous du moulin de la Galette.

Là, on tomba en plein courant de la foule.

Par cette voie latérale grimpaient ceux qui voulaient arriver au haut des buttes avant les canons et descendaient ceux qui s'empressaient de courir aux informations dans les quartiers inférieurs.

Il résultait de ces deux mouvements en sens contraire qu'on avançait très-difficilement.

Les fédérés qui tenaient la tête de l'escorte essayèrent de se frayer un passage en usant des crosses de leurs fusils.

Mais ce procédé peu démocratique leur réussit assez mal.

En un instant, le groupe fut enveloppé et serré de telle sorte qu'il se trouva dans l'impossibilité d'avancer.

Podensac échangea un coup d'œil rapide avec son camarade et se dressa sur la pointe du pied pour tâcher de découvrir dans la foule un visage ami.

—Comment ! sacrébleu ! disait-il entre ses dents, je n'apercevrais pas un de mes Enfants-Perdus."

Pendant qu'il se démenait ainsi, l'homme à la plume flottante éprouva le besoin de haranguer le peuple.

—Place ! citoyens ! cria-t-il avec un fort accent italien ; laissez-nous mener nos prisonniers devant le Comité."

Parler de prisonniers devant une foule affolée, c'était éveiller les passions du moment.

Les héros de Montmartre se considéraient alors comme chargés de garder l'artillerie dont ils firent depuis un usage si impie, et tout inconnu qui se montrait dans ces parages ne pouvait être qu'un ennemi.

Au nom de l'indépendance, ces intelligents révoltés commençèrent par interdire à leurs concitoyens l'accès du Mont-Sacré sur lequel ils campaient.

—Des prisonniers ! hurla cette masse confuse ; c'est des espions ! des massacreurs du peuple !

A mort ! à mort ? répétèrent en fausset les gamins qui circulaient dans les jambes des assistants.

Les deux amis se regardèrent. Roger était très-pâle, mais il avait gardé une attitude fière, et le commandant, plus ému dans le fond, ne fit pas moins bonne contenance.

—Laissez-nous passer, mes amis, dit le chef de la bande ; le Comité fera justice.

—Je l'espère bien," dit Podensac entre ses dents.

Le nom du Comité avait déjà sur la foule une influence mystérieuse, et, les coups de crosse aidant, l'escorte put avancer.

Les enragés qui demandaient la mort des prisonniers se rallièrent assez facilement à l'idée de les faire juger, et se mirent à suivre le cortège.

On mit bien vingt minutes pour arriver à la place de l'Eglise, mais enfin on y arriva.

Là, le Fra-Diavolo qui commandait la marche ordonna à ses hommes de tourner à gauche et ensuite à droite.

Saint-Senier n'était jamais venu à Montmartre que le jour de sa visite à la maison de santé Molinhard, et encore avait-il pris pour y aller un tout autre chemin.

Il ne savait donc pas où on le menait, et il regardait autour de lui avec étonnement.

On venait d'entrer dans une rue étroite, bordée des deux côtés par de hautes murailles et pavée de cailloux inégaux et pointus.

Sans le tumulte et l'encombrement qui troublaient ce quartier solitaire, on aurait pu se

croire dans quelque bourgade montagnarde à cent lieues de Paris.

Au premier tournant de ce couloir muré, les gardes nationaux se heurtèrent à un factionnaire déguenillé avec lequel ils échangeaient des mots de passe.

Podensac n'en revenait pas de rencontrer sur ces hauteurs une surveillance aussi militairement organisée, et il commençait à croire que cela était en effet fort sérieux.

Quant à Saint-Senier, qui avait beaucoup moins suivi que son compagnon le mouvement des esprits parisiens depuis l'armistice, il ne voyait encore dans son arrestation qu'un contretemps fâcheux.

Après avoir pris la route avec l'escorte, la sentinelle fédérée appela du renfort, et une douzaine d'individus sortirent en armes d'une porte basse.

Ces nouveaux venus offraient à peu près tous les échantillons connus des insurgés.

Il y avait des hommes en blouse et en képi sans numéro, trois ou quatre soldats de la ligne et des chasseurs à pied, un franc-tireur en costume de fantaisie et deux garibaldiens.

Tous ces irréguliers procédaient avec un ensemble et une décision qui prouvaient l'existence d'un mot d'ordre général.

En un instant, la ruelle se trouva barrée par un piquet chargé de contenir la foule.

Les prisonniers furent introduits dans une cour étroite et de là presque aussitôt dans un jardin où les attendait un singulier spectacle.

Ce lieu était rempli par une troupe de fédérés en uniformes bigarrés qui se promenaient ou stationnaient par groupes.

Leurs fusils étaient en faisceaux le long d'un grand mur.

Ils accueillirent le cortège par des exclamations mêlées de rires, mais sans montrer beaucoup d'étonnement.

On pouvait supposer que d'autres captures avaient déjà été amenées à ce quartier général de la révolte.

Le jardin, fort mal entretenu, où se passait cette scène était dominé par une maison à deux étages d'où on entendait sortir un murmure confus.

—Eh bien ! dit Podensac en cherchant à paraître plus rassuré qu'il ne l'était réellement, allons-nous le voir enfin ce fameux Comité ?

—Dans un instant, citoyen, répondit gravement l'homme au dolman rouge, le Comité est en séance, et, dès qu'il aura fini de juger, vous passerez.

—Ah ! il juge ! s'écria Podensac. Et qui juge-t-il, sans être trop curieux ?

—Les ennemis du peuple, dit l'homme à une emphase toute méridionale.

—Diable ! je ne savais pas que le peuple eût tant d'ennemis, et je ne me doutais pas que nous étions ici en son palais de justice.

—Je me serais plutôt cru dans un bivouac, ajouta-t-il en montrant les miliciens et les fusils.

—Ceux-là, c'est le peloton d'exécution, reprit le chef de bande en regardant son interlocuteur en face.

—Oh ! oh ! c'est parfaitement organisé, à ce que je vois, dit le commandant, qui redevenait toujours brave devant un danger visible et immédiat.

Son sang-froid parut faire quelque impression sur le *condottiere*.

—Le peuple est juste, citoyen, dit-il en adoucissant sa voix, et, si vous n'êtes pas de ses ennemis, vous n'avez rien à craindre.

—Je l'espère bien, murmura Podensac.

—Mais, tenez, citoyens, vous pouvez entrer," reprit l'homme à la plume en montrant aux deux amis la porte de la maison, qui venait de s'ouvrir.

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

AU CLERGÉ

Nous avons l'honneur de rappeler à Messieurs les curés et à Messieurs les économistes de collèges et de communautés religieuses qui, comme par le passé, nous avons dans notre établissement un département spécial où sont tenues les marchandises à leur usage, tel que : Mérinos doubles et sabs français pour soutanes et pardessus légers, draps et casimires noirs, corsets et serges pour habitements, vêtements de dessous ; tapis, prelarts, rideaux, toiles de toutes sortes, cotons à draps, couvertes et couvre-pieds, flanelles, etc., etc.

Comme nous importons directement nos marchandises et que nos dépenses sont moins fortes que celles des marchands du centre de la ville, nous sommes en mesure de vous vendre ces marchandises à des prix plus bas que ceux du gros.

Quant à nos termes, ils seront au désir de l'acheteur.

DUPUIS FRÈRES,

No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, aux deux boules noires, Montréal.

AUX DAMES qui veulent une robe ou un manteau très-élégant et dans les derniers goûts, nous leur dirons : Allez voir madame P. BENOIT, 824, rue Ste-Catherine, près de la rue St-Denis. Elle trouveront, de plus, à son magasin, un bon choix d'articles de modes, tels que fleurs, chapeaux, ruban et un bon assortiment de laine et d'articles de fantaisie, le tout à bon marché, au No. 824, rue Ste-Catherine, entre les rues St-Denis et Sanguinet.

NOTRE PRIME

Notre magnifique prime est maintenant prête à être livrée à ceux qui y ont droit. C'est une grande et belle gravure représentant le bonheur domestique, ou Monsieur, Madame et Bébé, comme disait Gustave Droz; sujet simple et vieux, mais toujours beau, surtout lorsqu'il inspire un véritable artiste.

C'est un tableau où le bonheur domestique apparaît sous des couleurs si charmantes, qu'il va opérer une véritable révolution parmi les malheureux qui n'ont pas eu le courage encore de contracter mariage. Les vieux garçons ne pourront pas le contempler sans prendre la résolution de laisser les froides régions du célibat où ils cherchent vainement le bonheur.

Que de gens, de filles surtout, intéressés à répandre cette gravure en augmentant le nombre de nos abonnés! Vraiment, on devrait s'associer, s'organiser comme pour la colonisation ou la propagation de la foi, afin de faire pénétrer partout notre journal avec sa prime salutaire. Nos abonnés, dans tous les cas, s'empresseront de payer ce qu'ils doivent dans le but de satisfaire à un devoir et d'obtenir une si belle gravure, dont la vue domptera les maris les plus fougueux et calmera les femmes les plus acariâtres.

Auront droit à cette prime tous les abonnés actuels dont l'abonnement sera payé jusqu'au 1er janvier 1880, et les nouveaux abonnés qui paieront six mois d'avance.

CHOSSES ET AUTRES

La province de Québec renferme encore environ 150 millions d'arpents de terre et de cette vaste étendue, plus grande que la France, nous avons à peine défriché la vingtième partie.

La comtesse de Montijo, mère de l'impératrice Eugénie, est morte la semaine dernière. Encore une dure épreuve pour l'ex-impératrice des Français. La pauvre femme change à vue d'œil depuis la mort de son fils. Elle vieillit rapidement et on ne dirait plus à la voir qu'elle fut pendant vingt ans l'une des beautés les plus admirées de l'Europe.

La production du vin en Californie tend à prendre de plus en plus d'importance. En 1878, d'après les chiffres officiels, le comté de Sonoma marchait en tête avec un rendement de 2,500,000 gallons. Le comté de Los Angeles venait ensuite avec 1,703,500 gallons. Puis le comté de Napa fournissait pour sa part 525,200 gallons. Le nombre total de gallons de vin produits dans l'Etat pendant l'année de 1878, a été de 8,040,365 gallons.

M. McFavish, inspecteur de la Compagnie de la Baie-d'Hudson au Fort Garry, en route pour le ras Saint-Jean, dit que l'on s'attendait, au Nord-Ouest l'année prochaine, à une immigration de 40,000 personnes environ. La Compagnie de la Baie d'Hudson possède environ 7 millions d'acres de terre dans la grande zone fertile et offre en vente en ce moment 500,000 acres dans les cantons déjà arpentés par le gouvernement fédéral.

O statistique! Un calcul rigoureusement exact et basé sur le nombre de voyageurs des différentes lignes ferrées du monde entier, comparé au nombre d'accidents qui arrivent chaque année, établit ceci: une personne qui passerait sa vie entière en wagon, en supposant qu'elle ne ne doive succomber qu'à un accident de chemin de fer, cette personne, d'après la moyenne, vivrait jusqu'à l'âge de 960 ans!

Heureux immortel!

L'armée française va prochainement avoir une modification à sa coiffure de petite tenue. Le képi va disparaître et il sera remplacé par une coiffure sans visière,

se rapprochant beaucoup de l'ancien bonnet de police, dont l'usage fut abandonné en 1870. Ce nouveau bonnet n'aura pas de gland et sera orné d'un gallon de laine pour les officiers et soldats; la couleur de ce gallon variera suivant l'arme à laquelle appartiennent les officiers; le numéro du corps sera placé sur le devant du bonnet.

Cette coiffure se pliera en deux et pourra se mettre dans le sac sans être détériorée.

La recette du denier de Saint-Pierre au Vatican, a été, cette année beaucoup plus considérable que l'année dernière. Depuis janvier jusqu'en septembre, le pape a dépensé \$300,000 pour les écoles et les institutions d'éducation, \$380,000 pour soutenir le clergé pauvre et les œuvres religieuses, et \$170,000 pour des charités privées.

Le succès du dernier emprunt du crédit foncier de France a été colossal. Il a dépassé toutes les prévisions. La souscription a été plus de dix fois couverte. Il est arrivé au siège social de 209,224 lettres chargées; et trois millions de souscripteurs ont offert au crédit foncier plus de dix milliards pour les neuf cents millions demandés! C'est une preuve que le crédit foncier a bon nom, et aussi qu'il y a de l'argent en France.

La plus grande excitation règne en Irlande à cause de l'arrestation des trois *home-rulers*. Il doit y avoir une assemblée publique à Londres vers le 30, pour protester contre l'acte du gouvernement. Les *home-rulers* de Liverpool, de Leeds, de Newcastle, de Birmingham et de Glasgow ont aussi résolu de protester publiquement. Parnell a remis son voyage en Amérique indéfiniment. Or doit demander aux Irlandais des autres pays, les moyens nécessaires pour continuer l'agitation.

Un homme dont le nom est célèbre, un écrivain d'un rare talent, vient de mourir. Il s'appelait Louis Reybaud, et il a écrit un des livres les plus piquants, les plus curieux de ce temps-ci. Ce livre, c'est *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*. Louis Reybaud n'aurait fait que cet ouvrage qu'il serait encore considéré comme un des esprits les plus charmants, comme un observateur spirituel, comme un critique plein de finesse et d'ingéniosité. Le livre eut un succès énorme. C'est la peinture originale et vive des mœurs françaises sous Louis-Philippe. Jérôme Paturot devint un personnage important, important que Louis Reybaud put heureusement le faire revivre après 1848. Cette fois, Jérôme Paturot ne cherchait plus une situation sociale; il cherchait la république, la meilleure des républiques. Et Dieu sait si ses recherches furent laborieuses et intéressantes!

Les Américains ne se contentent pas d'inonder l'Europe de leurs produits naturels ou manufacturés, les voici qu'ils s'ingénient à faire la concurrence aux Français sur leur propre terrain avec leurs grenouilles.

Les Français sont un peuple excitable et extrêmement susceptible pour tout ce qui touche à son amour-propre national. Les grenouilles sont produites en France par le pauvre et consommées par le riche. Il s'ensuit que lorsque nos grenouilles américaines auront détrôné les grenouilles natives et que l'industrie grenouillère sera ruinée, il en résultera des troubles sérieux. Dans leur âge de voir de quelle monnaie l'Amérique paie les statues de Lafayette et de la Liberté par Bartholdi, et aussi d'avoir pris la peine d'offrir des banquetts à un politicien américain. M. Fernand Wood, qui, tout en mangeant leurs grenouilles, travaille à introduire sur le marché celles de son pays au moyen du libre-échange, les Français sont capables de le déchiqueter membre par membre comme ils font de la *rana esculenta*. M. Wood fera bien de se méfier. On ne sait, dans ce temps de compétition et d'intolérance, les haines que peut produire une question de grenouilles internationales.

Le comble, c'est qu'il se forme une compagnie pour construire des réfrigérateurs

flottants, destinés au transport de millions de cuisses de batraciens entre New-York et le Havre!

Les journaux ont apporté récemment la nouvelle de la mort du toréador Frascuelo, éventré par un taureau dans une de ces luttes chères aux Espagnols. On a beaucoup plaint ce vaillant, qui dépensa tant de courage et d'intrépidité pour amuser ses concitoyens, et qui aurait pu être heureux, mourir de la mort du soldat, au lieu de tomber sottement, vaincu par une bête furieuse. Frascuelo était célèbre, il était populaire, et, de plus, il était fort riche. Les belles dames l'admiraient, en étaient folles. On trouvera chez lui pas mal d'argent et beaucoup de billets doux. On l'a pleuré, on le pleure peut-être encore; demain on n'y pensera plus, et l'on passera à d'autres jeux.

On vient de mesurer pour la première fois la profondeur des eaux au bas des chutes du Niagara. La rapidité du courant avait fait échouer jusqu'ici toutes les tentatives de sondage. Le mois dernier, rapporte le *New-York Times*, un corps d'ingénieurs du gouvernement des Etats-Unis a réussi dans cette entreprise périlleuse. Accompagnés d'un des guides de la cataracte, ils sont partis en barque de la rive américaine et se sont avancés tout près de la chute. De véritables pluies ou jets d'eau inondaient leur embarcation et obscurcissaient la vue; le bruit était si grand qu'aucune voix ne pouvait se faire entendre. Près de la rive, la sonde a donné quatre-vingt-trois anglais. La plus grande profondeur mesurée atteignait deux cent quarante pieds.

Dans le Loiret, quel sombre drame! et quelle mise en scène! Nous ne connaissons pas d'exposition plus saisissante, comme vous allez pouvoir en juger.

C'était le 5 avril dernier, au petit jour. Une carriole s'arrêta devant une maison isolée, située dans le bourg d'Ingré, près d'Orléans. Un homme descendit de la carriole et frappa à la porte de la maison. Une vieille femme vint ouvrir. L'homme prit dans la carriole un paquet très-long, très-lourd, soigneusement enveloppé; il entra dans la pièce du rez-de-chaussée, déposa le paquet sur le lit et le découvrit. La vieille recula d'horreur, poussa un cri affreux et s'évanouit. Ce paquet renfermait un cadavre, et ce cadavre, c'était celui de son fils. L'homme qui l'avait apporté se dirigea alors vers la caserne de la gendarmerie, et déclara être l'auteur du meurtre. Il s'appelait M. Golefroid. L'homme tué était son ouvrier, un nommé Goueffon.

C'est pour l'étranger qui arrive à Rome un spectacle réellement étonnant que l'aspect pittoresque de la foule. Rien de plus bizarre que la tournure des "buzzori" ou bergers à cheval, avec leurs grands manteaux, leurs chapeaux pointus et leur long aiguillon. Ils ont de robustes chevaux, sur lesquels ils vont dans les immenses plaines de la campagne romaine surveiller et rassembler les bestiaux qu'on y élève presque en liberté.

Puis ce sont les marchands de vin, avec leurs haquets munis de sièges capitonnés; puis les marchands de fruits, avec le classique bonnet pendant sur l'oreille; puis, enfin, les "modèles d'ateliers," à l'usage des peintres et des sculpteurs qui, de l'Europe entière, affluent dans la Ville éternelle.

La beauté classique des Transtévérins est une ressource dont ces braves gens se contentent pour vivre, au grand regret des moralistes, qui voudraient les voir gagner leur existence d'une manière plus fatigante et plus régulière.

Une anecdote assez drolatique au sujet du séjour à Berlin de la dernière ambassade marocaine:

Les ambassadeurs marocains plurent beaucoup à l'empereur et à toute la cour. Ils se conduisaient beaucoup mieux que la plupart des ambassadeurs exotiques du même genre. Les Berli-

nois eux-mêmes sympathisaient avec ces *vieilles barbes* joviales qui, du haut du restaurant Poppenberg, buvaient à la santé de la foule.

Or, pendant l'audience, l'empereur avait contraint le chef de l'ambassade à s'asseoir, tandis que lui-même et sa fille, la grande-duchesse de Bade, restaient debout devant lui. Naturellement, le Marocain ne savait que répondre aux questions que lui adressaient ces augustes personnages, et la plupart du temps l'interprète répondait pour lui. Mais cela était compromettant, et le rusé juif arménien donna un coup de coude au vieux mahométan, en lui disant d'ouvrir au moins la bouche, et, faute d'avoir une réponse à donner, d'énumérer ses richesses, afin que les augustes interlocuteurs ne se doutassent de rien; de sorte que la conversation s'établit à peu près dans ces termes:

L'empereur.—Eh bien! comment trouvez-vous les Berlinoises?

Le vieux Marocain, *en arabe*.—200 chevaux, beaucoup d'ânes, 1,000 têtes de bétail, 3,000 moutons!

L'interprète, *traduisant*.—Sire, Sidi dit à Votre Majesté que les Berlinoises lui plaisent beaucoup; ils sont aimables et actifs et ont des femmes belles et vertueuses.

Et ainsi de suite.

Voici une petite anecdote à laquelle donne une certaine actualité l'inauguration du monument élevé à la mémoire du général La Moricière.

C'était en 1837, pendant le siège de Constantinople. Le 13 octobre, jour fixé pour l'assaut, les troupes françaises pénétrèrent dans la ville, une terrible explosion a lieu en ce moment, et nombre de soldats se trouvent enterrés vivants sous les décombres des maisons écroulées. La Moricière lui-même, enfoui sous des ruines, ne pouvait parvenir à se dégager; l'incendie s'approchait petit à petit; encore quelques instants, et le futur soldat de Castelfidardo allait périr.

Un soldat français, un des plus mauvais sujets du régiment, vient à passer. La Moricière l'appelle, et le soldat le retire sain et sauf de cette terrible situation.

Revenu en France, La Moricière se souvient de son libérateur, et, désireux de lui prouver sa reconnaissance, demande des renseignements au sujet de ce soldat. C'était un ivrogne, mauvais garnement s'il en fut; il avait même frisé plusieurs fois le conseil de guerre. Mais peu importe à La Moricière, il ne veut que se souvenir de l'homme qui lui a sauvé la vie sous les ruines de Constantinople. Il le mande chez lui; après l'avoir vivement remercié, il lui demande ce qu'il pourrait lui faire plaisir. L'autre répond qu'il voudrait revenir chez lui, dans le département de Vaucluse; que tout son rêve serait d'avoir une petite maisonnette entourée d'un petit champ et surtout une cave abondante. La Moricière satisfait au désir de son libérateur.

Depuis, le protégé de La Moricière vécut dans une aisance relative, et il se plaisait à raconter cette anecdote. Il est mort, il y a trois ans seulement, des suites de trop copieuses libations.

Nous applaudissons de tout cœur aux remarques suivantes de l'*Evénement*:

Le *Triboulet*, journal prétendu comique, publié à Ottawa, contient dans son dernier numéro, une gravure représentant l'hon. M. Joly assis auprès d'une table et se consolant avec une bouteille.

Nous protestons contre pareille inconvenance. Ça n'a pas le mérite d'être simplement bête.

L'hon. M. Joly est une des personnalités les plus respectables et les plus sympathiques de notre monde politique.

Il peut être permis de différer d'opinion avec lui, mais non de se permettre des choses aussi grossières.

Nous espérons que *Triboulet* voudra bien respecter désormais un peu plus les sommités de notre politique, surtout les gens dont le caractère personnel est à l'abri de tout reproche.

Il arrive aussi trop souvent que dans d'autres petits journaux illustrés, on se permette des choses grossières à l'adresse d'hommes publics qui, personnellement, ont droit à tous les égards possibles.

Nous citerons, entr'autres journaux, l'*Union des Cantons de l'Est* qui, dans son dernier numéro, publie un article signé "Un témoin." On y appelle M. Joly, l'illustre *Joly-la-teigne*; M. Turcotte, *Judas Turcotte*; M. Marchand, *Calembourg Marchand*; M. Langelier, *Crampon Langelier*; M. Boutin, *Forasieur*; M. Gagnon, *lemoule à plomb*; M. Mercier, *Carillon*; M. Chs. Langelier, *le sot de Montmorency*.

A part les sobriquets donnés à MM. Joly et Gagnon, les autres sont assez inoffensifs et ne peuvent pas causer beaucoup de tort à ceux qui en sont affublés.

Mais celui qu'on donne à M. Joly est à la fois inconvenant et dégoûtant.

Si le malheur est arrivé à M. Gagnon de se trouver grêlé, ce n'est pas de sa faute; et souvent sous une figure grêlée se cache le meilleur homme du monde; il peut fort bien arriver au correspondant auquel l'*Union des Cantons de l'Est* ouvre ses colonnes, d'être grêlé quelque jour; et le premier lui trouvera avec raison que ceux qui pourraient lui tenir compte de ce malheur ont le caractère bien mal tocrné.

Encore si ces grossièretés pouvaient servir à une cause, on pourrait les expliquer. Elles ne peuvent faire plaisir qu'à qu'à quelques engueu-



LE RETOUR DU PÊCHEUR

TABLEAU DE N. FEYEN. — SALON DE 1879

leurs qui n'ont jamais eu d'autre éducation que celle de la rue. On peut se permettre une fois un sobriquet offensif, qui peut avoir du sel dans certaines circonstances, mais des grossièretés, jamais.

Pour nous, nous protestons contre ces écarts, et nous sommes d'avis qu'entre adversaires qui se jugent dignes de tirer l'épée dans le champ clos de la politique, il doit exister un sentiment qu'ils doivent conserver et inspirer chacun par tous les moyens possibles, c'est celui du respect.

LE MAGICIEN HERMANN

Voici comment un journal français parle du fameux magicien Hermann :

Hermann se présente en habit noir, aux manches retrécies avec intention au poignet, afin qu'on ne puisse pas le soupçonner d'y enfouir les objets disparus, et là, sous vos yeux, devant vous, il se livre aux exercices les plus fantastiques qu'il soit possible de voir ; il escamote une carafe pleine de vin, comme le vulgaire escamoteur fait d'oranges ; il jongle avec des verres à bocks, on les voit voltiger en l'air, et puis, sans qu'on puisse se rendre compte de ce miracle, il n'y a plus de verres ni dans les mains, ni dans l'espace, ni dans les environs, et Hermann finit par découvrir la carafe pleine d'eau dans la poche de votre habit, et par faire sortir une demi-douzaine de bocks de votre montre.

Il n'est vraiment pas étonnant qu'avec une pareille virtuosité, M. Hermann ait récolté aux quatre coins du globe une fortune qui lui permettrait de vivre à son aise, dans sa propriété à Vienne, au milieu de ses compatriotes, dont il est très-aimé. Mais ce grand diable d'homme, avec sa tête fatale et son teint bronzé comme un Tzigane, fait de l'art pour l'art ; il est possédé de la passion pour son métier, et il ne cesse de chercher toujours du nouveau et des tours plus prodigieux encore. C'est ainsi que l'autre soir, après les surprises des cartes qui dépassent tout ce qu'on a vu comme dextérité et comme mémoire, M. Hermann a exécuté deux de ses dernières trouvailles : il prend un petit oiseau vivant, dans une cage qui est au milieu de nous sur un guéridon ; sous vos yeux, de ce canari il fait deux, puis trois, puis six ; il enveloppe tous ces oiseaux dans une feuille de papier, qu'il vous donne à garder, et, sur un signe de ce sorcier, sans qu'on sache comment, les oiseaux se sont envolés de votre main et se trouvent dans la cage.

Autre tour surprenant. M. Hermann vous prie de tenir un sac fait avec deux foulards ; il vous dit de visiter le sac ; il est vide. "Vous vous trompez," dit-il, et prenant un œuf au fond du sac, il le montre en ajoutant : "Cet œuf n'est pas venu seul ; donc, il y a une poule dans le sac." En effet, quelque chose remue au fond du sac dans vos mains : c'est une poule. Cette fois, le sac est-il vide ? Non, pas encore. Où est le père de cet œuf que la poule vient de pondre ? De nouveau, le sac remue : Hermann y plonge la main et ramène un coq, puis un canard ; et, déchirant ce canard comme une feuille de papier, il en fait deux ! Si on insistait, il les servirait aux olives cinq minutes après.

Vous connaissez le vieux tour du bocal aux poissons rouges. Robert Houdin l'exécutait dans le temps ; il se couvrait d'un grand châle qui lui permettait de faire jouer une foule de ressorts et d'amener l'eau dans le vase à travers les tuyaux en caoutchouc cachés dans ses manches. Maintenant, voici comment M. Hermann exécute ce tour : il permet d'abord qu'on le fouille ; on ne trouve rien ; il agite un simple foulard, l'enlève, et tient dans sa main un vase rempli d'eau où nagent des poissons rouges ; puis un second, un troisième et un quatrième ; ce dernier vase, il le jette en l'air et il disparaît comme par miracle. Vraiment, cela est prodigieux et défie la description.

Quand, après une absence de dix ans de Vienne, Hermann rentra dans la capitale de l'Autriche, le baron de Rothschild, qui était fort amateur de ce genre de divertissements, fit venir le prestidigitateur ; il l'invita à dîner et le plaça à table à côté du prince de Metternich, qui est un amateur fort distingué. On présente Hermann

comme le chargé d'affaires d'une république de l'Amérique du Sud. M. Hermann causa beaucoup de ses voyages, et le fameux diplomate autrichien écouta avec le plus vif intérêt son faux collègue. Au dessert, comme par hasard, le baron de Rothschild parla des tours extraordinaires que les escamoteurs japonais exécutent.

—Vous qui avez beaucoup voyagé, dit-il au faux chargé d'affaires, dites-nous donc si réellement ces Japonais sont si forts que cela ?

—Très-forts, M. le baron ; j'ai même appris d'eux un tour curieux.

Et, s'adressant au prince de Metternich, il ajouta :

—Veuillez désigner dans ce bouquet une fleur, monseigneur.

Le prince choisit une rose.

—Dites-lui de venir vous voir !

—Venez ! fit le prince fort intrigué.

Et aussitôt la rose, quittant l'énorme bouquet qui ornait la table, se détacha et vint se placer dans la boutonnière du prince.

M. de Metternich regardant fixement son voisin, lui dit :

—Il n'y a qu'un homme au monde qui puisse faire ce miracle ; inutile de continuer cette comédie. Vous êtes le professeur Hermann.

ALBERT WOLFF.

CONSEILS UTILES

Pour se débarrasser des rats qui infestent certaines maisons, il suffit de verser du goudron dans leurs trous.

REMEDES CONTRE LES CONTURSIONS ET MEURTRES

Prenez : résine, graisse douce, queues de poireaux pilées ; de chaque espèce, une quantité égale. Faites fondre la résine et la graisse, après quoi ajoutez les queues de poireaux pour en faire un onguent. On conserve dans un vase pour s'en servir au besoin ; on en étend sur la plaie, qu'on a soin de recouvrir ensuite d'un linge.

Dès que le temps fraîchit, les frileuses s'enveloppent de mantilles de laine blanche, qui font autour du visage un encadrement seyant. Mais pour que les objets de toilette en laine tricotée soient encore mettables après un blanchissage, il faut prendre certains soins :

On trempe l'objet dans de l'eau tiède. Puis on fait bouillir du savon blanc dans de l'eau que l'on bat, pour arriver à former une belle mousse. On y met le fichu ou la mantille. Il faut alors la presser contre les deux mains, sans frotter, recommencer l'opération, rincer dans de l'eau douce et tiède.

Il reste à préparer à peu près un litre d'eau, pas trop chaude, et à y faire dissoudre deux cuillerées de gomme arabique pulvérisée. On doit mélanger de manière à obtenir un liquide épais ; on y plonge la mantille, en ayant soin de la presser dans ses mains deux ou trois fois pour que le liquide se répartisse également. Enfin, on tord dans les mains d'abord, puis dans une serviette. On attache la mantille à une nappe, tout le long de ses bords, à l'aide d'épingles, et on la recouvre d'une autre nappe. Séchée, elle sera comme neuve.

Magnifiques Robes en Ours. On porte une attention extraordinaire aux réparages des pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manchons et les Boas sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manteaux sont en plus grand choix et à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Casques sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Toutes les Pelletteries sont à grand marché chez Chs Desjardins, 637, 639, rue Ste-Catherine. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine, Montréal.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au Rév. JOSEPH T. INMAN, Station D, New-York.

LES ECHECS

MONTRÉAL, 27 novembre 1879. Pour nouvelles littéraires, s'adresser à M. le Dr T. LAMOREUX, 589, rue Ste-Catherine. Pour parties, problèmes, énigmes, etc., à M. O. TREMPÉ, 698, rue St-Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions justes du problème No. 186 : MM. M. Lalandy, New-York ; "Echec," Saint-Jérôme ; M. Toupin, F. Dugas, J. Gauthier, S. Lafrenais, Montréal ; X. Beaujeu, Berthier ; N. P. Sorel ; Un amateur, Trois-Rivières ; Z. Delaunais, H. Lupien, Québec ; L. O. P., Sherbrooke.

X. Beaujeu, Berthier.—Votre lettre est reçue. Nous vous répondrons dans quelques jours. Un amateur, Trois-Rivières.—Impossible de vous procurer pour le présent ce que vous demandez. A bientôt. Z. Delaunais, Québec.—Avez-vous fini du catalogue ?

Voici la saison des échecs en Canada ; les salles, désertes dans les beaux jours, ont repris leur air de fête. Les concours s'organisent, les clubs rivaux se lancent des défis ; tout annonce une activité inaccoutumée. Nos amis Québécois se proposent de convier le public à leurs séances échiquéennes ; nous leur souhaitons beaucoup de succès ; c'est là un moyen très-propre de répandre l'amour du jeu parmi notre population ; ce sera pour l'amateur un motif puissant d'émulation, et les spectateurs y trouveront une récréation instructive et amusante. Montréal profitera sans doute de l'exemple.

Le Detroit Free Press, E.-U., a ouvert un nouveau concours de problèmes d'échecs.

Meilleur 4 coups \$10
3 coups 8
2 coups 6

En outre, voici une 2e liste de prix accordés aux amateurs qui auront fourni le plus grand nombre de solutions correctes dans les trois semaines qui suivront la publication des problèmes.

1er prix \$5
2e prix 4
3e prix 3
4e prix : Un an d'abonnement au Free Press.
5e prix : Six mois "

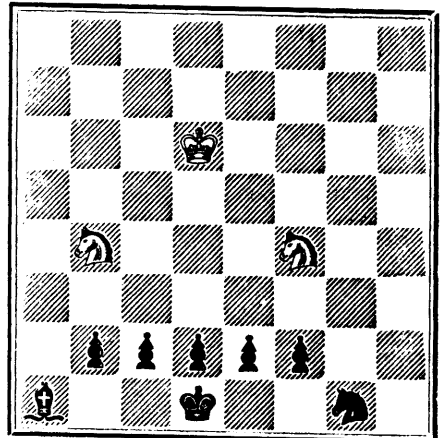
Un traité d'échecs par Staunton, évalué à \$2.25, est offert à celui qui démolira un ou plusieurs problèmes du concours.

Les envois devront être expédiés le ou avant le 1er avril 1881, avec noms des auteurs, devises correspondantes, etc.

Le célèbre problémiste d'Europe, Herr Kookelkorn sera juge du dit concours.

PROBLÈME No. 188.

Composé par W. A. SHINKMAN, Grand-Rapide, Mich. NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 3 coups.

Solution du problème No. 186.

Blancs. 1 D 6e F D 2 D 6e R 3 R 4e F 4 D 4e C, mat. Noirs. 1 R 4e C (A) 2 R 4e T 3 " 1 1 R 4e R 2 R 5e D 3 R joue.

106e PARTIE

Jolie partie jouée il y a quelque temps dans une réunion d'échecs de Bayre, Etats-Unis.

Guloco Piano.

Blancs. M. SITTSEK. 1 P 4e R 2 C 3e F R 3 F 4e F D 4 P 3e F D 5 P 4e D 6 P pr P 7 F 2e D 8 D pr F 9 C 3e F D 10 P 3e T R (a) 11 F 3e D 12 C 5e D 13 F 2e F D (c) 14 F 3e C D 15 D 5e C R 16 P pr D 17 C 5e C R 18 Roquent T D 19 F 2e F D 20 F pr P R (d) 21 F pr P D 22 R ler C 23 R ler T 24 C 6e R 25 T R ler F R 26 F 3e F R 27 P 4e C B 28 C 4e F R Noirs. M. WOODIN. 1 P 4e R 2 C 3e F D 3 F 4e F D 4 P 3e D 5 P pr P 6 F 5e C D, échec 7 F pr F, échec 8 C 3e F R 9 Roquent 10 D 2e R 11 C 4e T R (b) 12 D ler D 13 P 4e F R 14 R ler T 15 P pr P R 16 T pr D 17 T 2e D 18 C 4e T D 19 P 3e F D 20 P pr C 21 T 2e F D, échec (e) 22 F 4e F, échec 23 F 3e C R 24 T 7e F D 25 C 5e F R 26 P 4e D (f) 27 T 3e F D Les Noirs font mat en 2 coups.

NOTES.

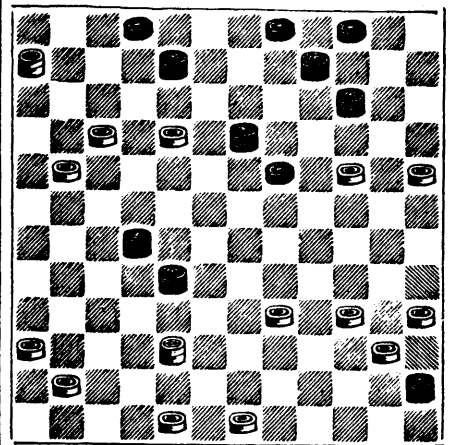
(a) Précaution inutile, car F 5e C R ne donnait aucun avantage aux Noirs. (b) Ceci n'est pas bien joué, et aurait dû causer aux Noirs des embarras sérieux. (c) P 4e C R préparant une attaque sur le R adverse aurait été plus fort. (d) Pour quel sacrifice la pièce ? C 3e R suivi de P 4e C D aurait donné aux Blancs une partie très-défendable. (e) Les Noirs jouent cette fin de partie d'une très-belle manière. (f) Préparant le joli mat qui termine la lutte.—Furf, Field and Farm.

LE JEU DE DAMES

Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

PROBLÈME No. 191

Composé par M. ELFE JACQUES, Montréal. NOIR.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 189

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Rows show numbers 48 to 57 and corresponding values.

Solutions justes du Problème No. 189

Montréal.—N. Chartier, J.-O. Pément, R. Denis, H. Larose, N. Saucier. Saint-Hyacinthe.—MM. F. Charbonneau et Joseph Pouliot, E. Luplant, R. Vézina. Québec.—N. Lauglois, J. Lemieux, François Bernard, P. L'Heureux, J.-B. Trudeau.

Autre solution du problème No. 188

Montréal.—M. Elfe Jacques.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 21 Novembre 1879.

Large table listing market prices for various goods including Farine, Grains, Laiterie, Volailles, Gibiers, Viandes, Divers, and Légumes.

Marché aux Bestiaux

Table listing prices for livestock such as Bœuf, Vaches, Veaux, Moutons, Agneaux, Cochons, Foin, Paille, and Peaux.

Décisions judiciaires concernant les Journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.



Chemin de Fer Intercolonial

Embranchement de la Rivière-du-Loup

RETARDEMENT DE TEMPS

Le temps pour la réception des soumissions pour chars, chasse-neige, etc., a été étendu jusqu'au 9 décembre prochain.

(Par ordre,)

F. BRAUN, Secrétaire.

Département des Chemins de fer et des Canaux, Ottawa, 20 novembre 1879.



Service de navigation à vapeur entre Victoria, Colombie Britannique, et San-Francisco

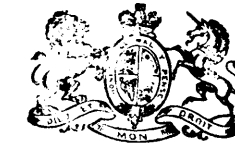
Des soumissions, adressées au Directeur-Général des Postes du Canada, seront reçues à Ottawa, jusqu'à midi, le MARDI 3 FÉVRIER prochain, pour le transport des lettres de Sa Majesté, trois fois par mois, par steamship de pas moins de dix mille tonnes, ni de vitesse moindre que dix nœuds à l'heure, entre Victoria, Colombie Britannique, et San-Francisco, pour la période de cinq années, à partir du 1er août prochain inclusivement.

Les soumissions devront spécifier le prix demandé pour le double voyage de Victoria à San-Francisco et retour, et vice versa, et le paiement sera fait à Victoria trimestre-trimestre.

Des stipulations des contrats proposés peuvent être obtenues aux bureaux de poste de Victoria, C. B., et à Montréal, ainsi qu'aux bureaux de MM. Allan et frères, à Liverpool, et de l'agent général du Canada, 31, rue de la Reine Victoria, Cité de Londres.

WILLIAM WHITE, Secrétaire.

Département des Postes du Canada, Ottawa, 13 novembre 1879.



Chemin de Fer International

Embranchement de la Rivière-du-Loup

Des soumissions cachetées adressées au sousigné et portant à l'endos: "Soumissions pour engins," seront reçues à ce bureau, jusqu'à MIDI, VENDREDI, le 5 de DÉCEMBRE prochain, pour la fourniture de douze engins locomotives.

On pourra se procurer les plans, devis et formules de soumission au bureau du Surintendant mécanicien, à Moncton.

Le Département ne s'oblige pas à accepter la plus basse ni aucune autre soumission.

Par ordre,

F. BRAUN, Secrétaire.

Département des chemins de fer et canaux, Ottawa, 7 novembre 1879.



CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

Embranchement de la Rivière-du-Loup

Des soumissions cachetées adressées au sousigné, portant à l'endos: "Soumissions pour chars," seront reçues à ce bureau jusqu'à MIDI, MARDI, le 25 du courant, pour la fourniture de

- Quatre chasse-neige, Trois Flangers, Trois Chasse-neige à ailes, Deux Chars de première classe, Deux Chars de seconde classe, Deux Chars à fumer et à malle, Deux Chars à bagage.

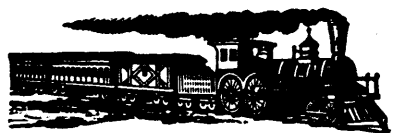
On pourra se procurer les plans, devis et formules de soumission au bureau du Mécanicien Surintendant, à Moncton.

Le département ne s'oblige pas à accepter la plus basse ni aucune autre soumission.

Par ordre,

F. BRAUN, Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et des canaux, Ottawa, 7 novembre 1879.



Chemin de Fer Intercolonial

ARRANGEMENTS D'ÉTÉ.

A PARTIR DU 14 JUILLET 1879

Table listing train schedules for the Intercolonial Railway, including departure and arrival times for various stations like Rivière-du-Loup, Rimouski, Campbellton, Dalhousie, Bathurst, Newcastle, Moncton, St-Jean, and Halifax.

Ces trains viennent en connexion à Lévis avec les trains du Grand-Tronc partant de Montréal à 9.00 P.M., et à Campbellton avec le steamer City of St. John, partant tous les mercredis et les samedis matin, pour Gaspé, Percé, Paspébiac, etc.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le dimanche.

Les chars Pullman partant de la Pointe-Lévis les Mardis et Samedis, vont directement à Halifax, et les Lundis, Mercredis et Vendredis à Saint-Jean.

Des BILLETS D'EXCURSION POUR L'ÉTÉ par chemins de fer ou steamers, pour les magnifiques places d'eau et de pêche sur le bas St. Laurent, Métépédia, Ristigouche, Baie des Chaleurs, Gaspé, Ile du Prince-Edouard et les Provinces Maritimes, peuvent être obtenus à des conditions favorables.

Pour informations concernant le prix des billets de passages, le taux du fret, l'arrangement des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON, Agent, 120, rue St-François-Xavier (ancien Bureau de Poste), Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant en chef.



Chemin de Fer du Gouvernement

DIVISION DE L'OUEST

Chemin de fer Q. M. O. & O.

LE CHEMIN LE PLUS COURT ET LE PLUS DIRECT ENTRE MONTRÉAL ET OTTAWA

Jusqu'à AVIS CONTRAIRE, les trains laisseront le dépôt d'Hochelaga comme suit:

Table listing train schedules for the Q.M.O. & O. railway, including departure and arrival times for Hull and Aymer.

Table listing train schedules for the Aymer and St-Jérôme lines, including departure and arrival times.

Magnifiques chars-palais sur tous les convois de passagers.

Ces trains laissent la station du Mile-End dix minutes plus tard.

Bureau-Général: No. 13, Place-d'Armes.

STARNES, LEVE & ALDEN,

Agents des Billets, Bureaux: 202, rue St-Jacques, et 158, rue Notre-Dame.

C. A. STARK, Agent-Général pour Fret et Passagers, Montréal 19 juillet 1879.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix: Cartoné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine—et frais de port.

Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches), Cartoné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine.

S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Beury, Montréal.

"L'INTENDANT BIGOT"

PAR JOSEPH MARMETTE.

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centimes. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents. S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Beury, Montréal.

AGENTS, LISEZ CECI

Nous paierons un salaire de \$100 par mois et les frais de voyage, ou allouerons une forte commission pour vos ventes nos nouvelles et merveilleuses inventions. Nous sommes sérieux en faisant cette offre. Échantillons gratuits. Adressez-vous à

SHERMAN & Co., Marshall, Mich.

Longpré & David

AVOCATS

No. 15, RUE SAINTE-THERÈSE MONTREAL.

A.-B. LONGPRÉ.

L.-O. DAVID.

DRAGÉES GRIMAUD employées pour la guérison de l'incontinence d'urine, etc.

Combien ne rencontre-t-on pas de malheureuses personnes affectées de cette triste infirmité, qui donneraient bien volontiers une partie de leur fortune pour être délivrées de ce souci de leur existence. Jusqu'à ces derniers temps, la médecine était restée impuissante à guérir l'incontinence d'urine, mais grâce aux Dragées Grimaud, d'ergot de seigle ferrugineux, irréprochables sous tous les rapports, on parvient en peu de temps à obtenir une guérison complète, leur effet se fait sentir dès les premiers jours. Également employées avec succès dans les maladies des femmes, etc. En vente chez les agents pour le Canada.

FABRE & GRAVEL, 219, rue Notre-Dame, Montréal.

Advertisement for FER BRAVAIS, a medicinal product for various ailments like anemia and weakness. Includes a logo and contact information for MM. LAVIOLETTE & NELSON.

ANNEE SCOLAIRE 1879-1880

LIVRES CLASSIQUES, ETC., A LA

Librairie Payette & Bourgeault

250, RUE ST-PAUL, 250, MONTRÉAL

Les Directeurs et Directrices de Communautés Religieuses, les Commissaires d'Écoles, les Instituteurs et Institutrices trouveront à cette Librairie tous les Classiques approuvés par le Conseil de l'Instruction Publique, ainsi que fournitures d'écoles de tous genres, etc., à des conditions très-avantageuses.

Table listing prices for various educational books and materials, including grammar books and composition guides.

Payette & Bourgeault, No. 250, rue Saint-Paul, Montréal.

Au Clergé et aux Communautés Religieuses

Nous attirons votre attention sur notre dernière importation, consistant en Ornaments d'Églises et Objets Religieux, Ornaments Sacerdotaux, Chandeliers, Ostensoirs, Ciboures, Calices, Encensoirs, Diadèmes, Couronnes, Coeurs, Franges en or et en argent, Drap d'or et d'argent, Mérimo, Toile, etc., etc. Bannières, Drapeaux, magnifique assortiment de Vases, Statues, Rosaire (en corail, ivoire, perle, ambre, coco, jais, grenade, etc.), Cire d'abeille pure, Cierges en cire et en paraffine, Vin de Messe, etc., etc. Ayant nous-mêmes choisi avec soin nos marchandises en Europe, nous sommes prêts à exécuter toutes les commandes à très-bas prix.

Les personnes qui visitent la ville sont respectueusement invitées. Correspondance sollicitée. Prompte attention apportée aux commandes.

A. C. SENECA & Cie, Importateurs et manufacturiers, No. 184, rue Notre-Dame, Montréal.

REMÈDE SPECIFIQUE DE GRAY

Le Grand Remède Anglais guérira promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscrétions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franco de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous francs de port. Adressez-vous à:

La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont. Vendu à Montréal en Canada et aux États-Unis par tous les Pharmaciens.

HOTEL RIVARD

No. 20, RUE BONSECOURS, MONTRÉAL

Cet établissement offre de grands avantages aux hommes d'affaires par sa proximité des bateaux à vapeur, du marché, du chemin de fer du Nord, etc., et par la modicité de ses prix. Pension: \$1.00 par jour. La table ne laisse rien à désirer. Liqueurs de première classe et chambres confortables. Bonnes cuisines et remises. P. RIVARD, gérant.

PORTRAITS

Pie IX et de Léon XIII

La CIE. DE LITHOGRAPHIE BURLAND propriétaire de L'Opinion Publique, offre en vente les portraits de Sa Sainteté PIE IX et du pape actuel, LÉON XIII, sur papier très-fort et convenables pour être encadrés, pour \$10.00 le 100. Prix, au détail, 30 centimes. Adressez les commandes au bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

\$10 à \$1,000 Placés dans les fonds de Wall Street réalisent des fortunes tous les mois. Des livres expliquant tout donné. Adresses: BAXTER & Co., Banquiers, 17 Wall Street, N.-Y.

NOUVEAU PROCÉDÉ.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland,

Nos 5 et 7, RUE BLEURY,

a l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter à Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTROTYPES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE!

AVIS!

The Scientific Canadian

AND

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes

TELLE QUE

HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A'AILLÉ POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le

PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies de plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND,

PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR,

5 et 7, RUE BLEURY.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Beury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée.)